BtB Bureau de la traduction / Translation Bureau

VOLUME 7 3

SEPTEMBRE/SEPTEMBER 2010

L'Actualité langagière / Language Update

- Le CMTC : véritable dynamo de la termino au Canada / The JCTC: Driver of terminology in Canada
- Conseils de terminologie dynamiques, réunions enrichissantes / Dynamic terminology councils, rewarding meetings
- « sous l'impression que »
- Further questions from the inbox
- El café
- Comment courir un risque
- Le vocabulaire politique britannique
- L'informatique dans les nuages / Cloud computing
- Portmanteau words
- L'endogénisme linguistique au Québec
- WeBiText to the rescue / WeBiText à la rescousse
- *Non seulement* n'a-t-il pas raison, *mais encore* il a tort!

L'Actualité langagière **est aussi en ligne! Rendez-vous à www.btb.gc.ca/lactualitelangagiere**
Language Update **is also available online! Visit www.btb.gc.ca/languageupdate**

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada / Public Works and Government Services Canada

Canada

Nos collaborateurs
Our Contributors

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédacteur en chef/Editor-in-Chief
Jean-Sylvain Dubé

Rédacteur en chef adjoint/
Assistant Editor-in-Chief
Jacques Desrosiers

Comité de lecture/
Review Committee
Cathryn Arnold
Denise Cyr
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frèdelin Leroux fils
Emmanuelle Samson
Rafael Solís

Conception graphique/
Graphic Design
kaboom.ca

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada.
btb.gc.ca
Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada.
btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Denise Cyr est gestionnaire de projets à la Division des stratégies de normalisation. Elle terminera bientôt sa carrière au Bureau de la traduction, où elle a occupé diverses fonctions. Elle vient de quitter la barre de *L'Actualité langagière*. / ***Denise Cyr***, who is a project manager with the Standardization Strategies Division, will soon retire from the Translation Bureau after a long and varied career. She recently left the helm of *Language Update*.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*. / ***Jacques Desrosiers***, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Jean-Claude Gémar est professeur émérite de l'Université de Montréal. / ***Jean-Claude Gémar*** is a professor emeritus at the Université de Montréal.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la conception de logiciels précieux. / ***André Guyon*** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies adviser and helps develop valuable software.

Frèdelin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, ***Frèdelin Leroux fils*** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a senior translator and reviser from French to English for more than 15 years. She now works for the Translation Bureau's Montréal Regional Unit. / ***Barbara McClintock***, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseure du français à l'anglais pendant plus de 15 ans dans le secteur privé. Elle travaille maintenant au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction.

Irma Nunan, terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, s'occupe de l'enrichissement du contenu espagnol de TERMIUM®. / ***Irma Nunan***, a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, is responsible for updating the Spanish component of TERMIUM®.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / Vancouvéroise, ***Frances Peck*** est rédactrice et réviseure. Elle enseigne la grammaire, la rédaction et la révision depuis plus de vingt ans. Elle a donné des cours dans plusieurs universités et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

Martine Racette a fait toute sa carrière au Bureau de la traduction, où elle a été traductrice, réviseure, formatrice et rédactrice en chef de *L'Actualité langagière*. Elle est maintenant à la retraite. / ***Martine Racette*** spent her entire career at the Translation Bureau, where she was a translator, reviser, trainer and the editor-in-chief of *Language Update*. She is now retired.

André Racicot est formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, ***André Racicot*** gives the workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Maurice Rouleau est l'auteur de plusieurs articles et livres traitant de traduction, tant médicale que générale, et d'un ouvrage sur l'emploi de la préposition; il est maintenant un joyeux retraité qui se consacre au perfectionnement des traducteurs et des réviseurs, chez Magistrad. / ***Maurice Rouleau*** has written several articles and books about medical and general translation and a work about prepositional usage. He is now happily retired and devotes his time to training translators and revisers at Magistrad.

Sueli Santos, terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, est chargée d'actualiser et d'enrichir le contenu portugais de TERMIUM®. / ***Sueli Santos***, a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, is responsible for updating and enriching the Portuguese component of TERMIUM®.

André Senécal, trad. a., réd. a., ancien traducteur expert au Bureau de la traduction, donne maintenant des ateliers de perfectionnement destinés aux traducteurs professionnels et se consacre à la recherche appliquée en traduction. / ***André Senécal***, C. Tr., C. Wr., is a former expert translator at the Translation Bureau and is now involved in giving training workshops to professional translators. He is also doing applied research in translation.

Frances Urdininea is a Spanish translator and language adviser with the Multilingual Translation and Localization Division, Multilingual and Regional Translation and National Security, Translation Bureau. / ***Frances Urdininea*** est traductrice-conseil vers l'espagnol, à la Division de la traduction multilingue et de la localisation, Direction de la traduction multilingue et régionale et de la sécurité nationale, Bureau de la traduction.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée des outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus®* et du Portail linguistique du Canada. / ***Fanny Vittecoq***, a language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services, is a member of the team responsible for the Bureau's writing tools in *TERMIUM Plus®* and the *Portail linguistique du Canada*.

ABONNEMENT (S52-4/7-3)

1 an (4 numéros) 35 $CAN + 5 % TPS = 36,75 $

Au numéro 9 $CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (S52-4/7-3)

1 year (4 issues) CAN$35 + 5% GST = $36.75

Per issue CAN$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Mot de la rédaction
A Word from the Editor-in-Chief

Jean-Sylvain Dubé

Translation: Geoffrey McGuire

Renouveau. C'est sous ce signe que je me lance dans l'aventure de *L'Actualité langagière*. Mon but : renouveler la revue, tout en poursuivant la mission de mes prédécesseurs, soit de faire de *L'Actualité langagière* un instrument pratique et indispensable pour tous les langagiers et une vitrine pour les acteurs de l'industrie de la langue. Lecteurs de longue date, rassurez-vous! Aucune métamorphose ne se profile à l'horizon. Tout simplement une adaptation progressive de la revue à l'air du temps. Déjà, vous constaterez ici et là des changements mineurs.

Permettez-moi de vous confier, au moyen d'une analogie, ma vision du travail de rédacteur en chef de *L'Actualité langagière*.

On m'a proposé un merveilleux défi. Celui de piloter un paquebot. Sans hésitation, j'ai accepté la barre de ce grand navire pour un périple qui, je l'espère, sera le plus long possible. Je largue les amarres confiant, épaulé par un équipage d'expérience : collègues, membres du comité de lecture, équipe de conception graphique et chroniqueurs réguliers. Quatre fois l'an, mon paquebot fera escale pour accueillir à son bord d'autres membres essentiels à la poursuite du périple : les collaborateurs ponctuels. Et vous, chers lecteurs, je vous invite aussi à embarquer dans cette aventure pour (re)découvrir une revue qui demeurera on ne peut plus riche, variée et en phase avec l'actualité langagière. Le renouveau de *L'Actualité langagière* passe également par vous!

Pour ce premier numéro, j'aurais difficilement pu demander mieux côté collaborateurs. Mes deux prédécesseures, Martine Racette et Denise Cyr, me font l'honneur de signer chacune un billet. Trois collaborateurs occasionnels, Maurice Rouleau, André Senécal et Jean-Claude Gémar, proposent des textes qui retiendront assurément votre intérêt. Le premier met en doute, preuves à l'appui, la logique de la « nouvelle » orthographe, le deuxième nous parle d'un livre qui risque de faire des vagues au Québec et le dernier critique une nouvelle façon d'employer la locution « non seulement… mais encore ». Quant à vos chroniqueurs préférés et aux autres collaborateurs, ils vous ont concocté d'agréables lectures.

Passez un automne des plus colorés!

Renewal. That will be my watchword as I embark on the *Language Update* adventure. My goal: to renew the journal while furthering my predecessors' mission to make *Language Update* an invaluable practical tool for all language professionals and a showcase for industry players. I want to reassure our long-time readers that no one is planning an overhaul of the journal any time soon! Just a gradual tweaking to keep pace with the times. As you read through this issue, you are sure to pick up on a few minor changes here and there.

I'd like to share an analogy with you that sums up the role of *Language Update*'s editor-in-chief as I see it.

I've been offered the awesome challenge of piloting a ship. Without a moment's hesitation, I take the helm of this great vessel for a voyage that I hope will be a long one. I set sail with confidence, supported by a seasoned crew of colleagues, Review Committee and graphic design team members and regular contributors. Four times a year, my ship stops to pick up other crew members who are essential to the ongoing success of the voyage: our occasional contributors. And dear readers, I would invite you too to join the adventure and (re)discover a journal that will continue to offer the most comprehensive, varied and relevant update on developments in the world of language. You too have a role to play in renewing *Language Update*!

In this first issue, I couldn't have asked for more in the way of contributors. My two predecessors, Martine Racette and Denise Cyr, have each done me the honour of contributing an article. Three occasional contributors, Maurice Rouleau, André Senécal and Jean-Claude Gémar, have contributed texts that are sure to capture your interest. The first brings some evidence to bear that casts doubt on the logic behind the "new" French spelling, the second offers a critique of a book that is likely to make waves in Quebec, and the third looks at a new way of using the expression "non seulement…mais encore." As for your favourite columnists and other contributors, they have a number of enjoyable articles in store for you.

Have a lovely fall!

Sommaire
Summary

Vers l'ère du multilinguisme / Toward an era of multilingualism
***Francine Kennedy*, page 5**

Les langagiers sont au cœur des grandes transformations que le monde connaît : importance de la diversité, percée des communications interculturelles, populations multilingues. / Language professionals are playing a key role in major global transformations, such as the growing recognition of the importance of diversity, the rising prominence of cross-cultural communications and the increasingly multilingual nature of populations.

Le CMTC : véritable dynamo de la termino au Canada / The JCTC: Driver of terminology in Canada
***Jean-Sylvain Dubé*, page 7**

Le Comité mixte sur la terminologie au Canada, qui a tenu cette année son tout premier colloque, a une feuille de route impressionnante. / The Joint Committee on Terminology in Canada, which held its very first symposium this year, has an impressive track record.

La petite histoire d'une expression : *Être laconique*
***Fanny Vittecoq*, page 8**

Victor Hugo l'était. Ainsi que les Grecs anciens. / Victor Hugo was *laconique*. So were the ancient Greeks.

Conseils de terminologie dynamiques, réunions enrichissantes / Dynamic terminology councils, rewarding meetings
***Denise Cyr*, page 9**

À leurs réunions annuelles, le Conseil national de terminologie et le Conseil fédéral de terminologie ont discuté wikis, textos, inuktitut, fautes de langue, emprunts linguistiques. / At their annual meetings, the National Terminology Council and the Federal Terminology Council discussed wikis, text messaging, Inuktitut, language errors and linguistic borrowing.

Mots de tête : « sous l'impression que »
***Frèdelin Leroux fils*, page 10**

Malgré bien des exemples aussi vieux que le 19e siècle, notre chroniqueur reste sous l'impression que ce « calque » n'est pas près de se glisser dans les dictionnaires. / Despite a good many examples from as far back as the 19th century, our columnist is still under the impression that this "calque" is not about to make its way into dictionaries.

English Pointers: Further questions from the inbox
***Frances Peck*, page 12**

A variety of grammar and usage questions are examined, and some high-profile errors laid bare. / Des questions variées au menu cette fois-ci, et quelques erreurs qui ont fait grand bruit.

Petite montée de lait
***Martine Racette*, page 14**

Est-ce parce qu'on le juge trop pédant qu'on évite le pronom relatif *dont* là où il est pourtant obligatoire? / Do we avoid using the relative pronoun *dont* when we actually need to because we think it too pedantic?

***Imbécile* – Tu n'en connais pas l'étymologie? – Oui, mais…**
***Maurice Rouleau*, page 15**

La nouvelle orthographe ajoute ou supprime des consonnes en se réclamant de l'étymologie, tout en la contredisant. Et dire qu'on voulait simplifier la langue! / The new French spelling adds or removes consonants, claiming to adhere to etymology, all the while contradicting it. And to think this was supposed to simplify the language!

El Rincón Español: El café
***Irma Nunan y Sueli Santos*, página 19**

El cafe, una de las bebidas mas comerciales y populares en todo el mundo, es un vigoroso estimulante del sistema nervioso debido a la cantidad de cafeína que posee.

Français pratique : Comment courir un risque
***Jacques Desrosiers*, page 21**

N'employons pas le mot *risque* n'importe comment. Mais restons tout à fait libres de choisir entre *dix-sept cent* et *mille sept cent*. / We shouldn't use the word *risque* in just any old way. But we should feel free to choose between *dix-sept cent* and *mille sept cent*.

Traduire le monde : Le vocabulaire politique britannique
***André Racicot*, page 23**

Savoureux vocabulaire! Pensez au *chancelier de l'Échiquier*, au *lord Chancelier* ou au *Home Secretary*, qui s'occupent respectivement de finances, de justice et de sécurité publique. / The English have a delightful political vocabulary that includes such titles as Chancellor of the Exchequer, Lord Chancellor and Home Secretary, positions responsible for finance, justice and public safety, respectively.

Words Matter: Portmanteau words
***Barbara McClintock*, page 25**

Portmanteau words, such as *adulescent*, have always been popular —and convenient; many such words are being created in English today. It remains to be seen which ones will survive. / Les mots-valises, comme *adulescent*, ont toujours été populaires – et commodes. L'anglais en crée à profusion aujourd'hui. Reste à savoir lesquels survivront.

Carnet techno : L'informatique dans les nuages / Tech Files: Cloud computing
***André Guyon*, page 26**

Il y a mieux que les sauvegardes pour éviter de paniquer lorsque notre ordinateur nous laisse tomber : stocker tous nos documents quotidiennement chez un fournisseur qui offre ce service. / There's a better way to avoid panicking when our computers break down than merely backing up our work: we can store our documents daily with an online supplier.

L'endogénisme linguistique au Québec
***André Senécal*, page 29**

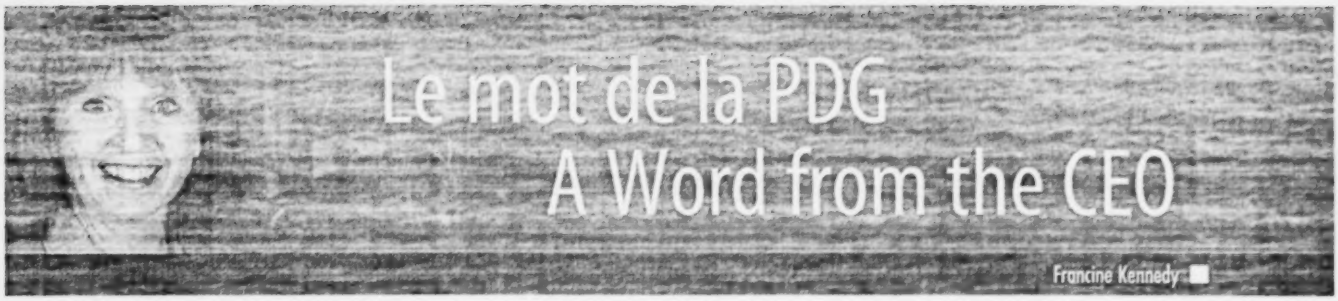
L'auteur a parcouru le dernier ouvrage de Lionel Meney, qui cherche à démontrer que le français québécois est une variante du français standard international, et non une langue à part entière. / The author has read the latest book by Lionel Meney, who contends that Quebec French is a variant of international standard French, and not a language in its own right.

WeBiText to the rescue / WeBiText à la rescousse
***Frances Urdininea*, page 31**

A description of a free concordancer that finds pairs of bilingual phrases in 29 languages and has quickly become an indispensable translation tool. / Présentation d'un concordancier gratuit qui permet de trouver des paires de phrases bilingues dans 29 langues, et qui devient vite indispensable au traducteur.

***Non seulement* n'a-t-il pas raison, *mais encore* il a tort!**
***Jean-Claude Gémar*, page 33**

Pas d'inversion après *non seulement*, sous peine de s'isoler au sein de la grande famille des francophones. / There is no inversion after *non seulement*, unless you want to be cut off from the worldwide francophone community.



Le mot de la PDG
A Word from the CEO

Francine Kennedy

Vers l'ère du multilinguisme

De nos jours, les communications s'effectuent dans un vaste éventail de langues à l'échelle mondiale. En raison des changements démographiques, les populations n'ont jamais été aussi hétérogènes. On n'a qu'à songer au Canada, l'un des pays les plus diversifiés du monde, où la population est de plus en plus multilingue. En effet, on compte au delà de 200 langues maternelles non officielles au Canada, selon le dernier recensement*. Pour les gouvernements, ces changements démographiques créent un nouveau défi : communiquer avec des citoyens venant de milieux culturels très variés et s'exprimant dans une multitude de langues.

Partout, les populations et les institutions communiquent constamment entre elles, que ce soit pour des raisons politiques ou pour affaires ou simplement parce que la technologie nous permet d'être plus interreliés que jamais.

La mondialisation des marchés et des communications a privilégié l'utilisation de quelques langues. Cependant, l'ouverture des voies de communication a mis en évidence des différences, notamment sur le plan des langues et des cultures. Aujourd'hui, la présence d'intervenants multilingues et l'importance accrue accordée à la diversité et à une véritable compréhension mutuelle provoquent un changement en faveur d'un riche dialogue entre gens de cultures différentes.

Les incidences de ce changement de cap touchent inévitablement l'industrie langagière. Afin d'appuyer les communications multilingues, les langagiers doivent assumer un rôle très stratégique. Ce rôle, fondé sur leur connaissance des cultures, englobe la surveillance des innovations dans leurs langues de spécialité ainsi que la recherche, l'analyse et la synthèse de renseignements. De plus, en raison de leurs connaissances approfondies et de leur point de vue unique, les langagiers peuvent être appelés à participer activement au processus de prise de décisions. Autrement dit, ils jouent véritablement un rôle de conseiller et, dans certains cas, de médiateur.

* Statistique Canada. « Le portrait linguistique en évolution, Recensement de 2006 : Faits saillants », Ottawa, 2007.

Toward an era of multilingualism

In today's world, communication takes place in a whole spectrum of languages. Demographic changes have resulted in populations that are more diverse than ever before. One need only think of Canada, which is one of the most diverse countries in the world and whose population is becoming increasingly multilingual, with over 200 non-official mother tongues reported in the most recent census.* For governments, these demographic changes bring with them the challenge of maintaining a dialogue with citizens from a wide variety of cultures who use many languages.

At the same time, people and institutions are now in constant contact across national borders, whether it be for political reasons or for business, or simply because technologies make us all more interconnected than ever before.

We know that the globalization of markets and communications has generally favoured the use of a few languages. But the opening of channels of communication has ended up highlighting differences, especially linguistic and cultural differences. And so today, with multilingual players and a greater recognition of the importance of diversity and of mutual comprehension, there is a pull in another direction: toward making it possible for people from a wide range of cultures to carry on an effective dialogue.

The effects of this were sure to be felt in the language industry. Supporting multilingual communication requires that language professionals take on a very strategic role. That role, which is based on their cultural expertise, includes monitoring developments in their languages of specialization and researching, analyzing and synthesizing information. It can also make language professionals active participants in decision-making processes, thanks to the depth of understanding and unique perspective that they can offer. In that sense, they truly play the role of adviser and in some cases even mediator.

* "The Evolving Linguistic Portrait, 2006 Census: Highlights," Ottawa, Statistics Canada, 2007.

Pour ce faire, les langagiers doivent posséder une panoplie de compétences particulières, à commencer par la réflexion stratégique. Ils doivent aussi faire preuve de diplomatie et d'impartialité. Les langagiers multilingues doivent être particulièrement polyvalents, puisqu'ils ont à travailler dans une foule de domaines spécialisés.

Toutes ces compétences sont requises, et ce, dans tous les secteurs de l'industrie langagière. Qu'ils soient traducteurs, interprètes ou terminologues, les langagiers forment souvent le lien essentiel entre les langues et les cultures. Puisque la percée des communications interculturelles est en grande partie attribuable aux technologies, notamment aux médias et à Internet, il importe de souligner le rôle des spécialistes de la localisation. Ces derniers traduisent et adaptent à la fois le contenu et la présentation des produits Web et multimédias en fonction de la langue et des traits culturels du public cible. Pour y arriver, ces spécialistes doivent connaître la langue cible certes, mais également les particularités culturelles des destinataires, qu'elles soient liées aux caractéristiques de la langue utilisée, à des couleurs, à des symboles ou à d'autres éléments visuels.

Les langagiers favorisent réellement une compréhension mutuelle et la cohésion en permettant aux différentes cultures de communiquer entre elles et, parallèlement, de conserver les particularités de leur langue, leurs idées et leurs valeurs. Vu l'importance grandissante des partenariats, des alliances et des relations entre les pays du monde entier, on peut affirmer sans hésitation que la diversité est la voie de l'avenir et que les langagiers sont au cœur même de la transformation. ■

This calls upon a whole set of special skills, starting with the ability to think strategically, not to mention a strong sense of diplomacy and impartiality. Multilingual language professionals also have to be particularly versatile since they can be asked to work in a wide variety of specialized fields.

All these layers of expertise are needed in all sectors of the language industry. Whether they are translators, interpreters or terminologists, language professionals are often the critical link between different languages and cultures. Because technology (in the form of communications media and the Internet) has played such an important role in bringing cross-cultural communication to the forefront, I'm also thinking of localization specialists who translate and adapt the content and the presentation of Web and multimedia products according to the language and cultural characteristics of the intended target audience. To do so, these specialists not only have to know the target language, but also be aware of the cultural sensitivities of the target audience, whether they are related to features of the language or colours, symbols and other visual elements.

It all comes down to facilitating a true sense of mutual understanding and cohesion, and doing so by supporting the ability of different cultures to reach out to one another while maintaining the specificity of their languages, ideas and values. With the growing importance of partnerships, alliances and interactions that cross borders, this era of diversity is the way of the future and multilingual language professionals are at its very heart. ■

L'industrie en marche

Industry Insights

Jean-Sylvain Dubé

Translation: Stephanie McCarthy

Le CMTC : véritable dynamo de la termino au Canada

Vous vous demandez peut-être comment se porte le monde de la terminologie au Canada. Je vous dirais très bien, à en croire le vif succès remporté par le tout premier colloque organisé par le Comité mixte sur la terminologie au Canada (CMTC) à l'intention des personnes inscrites au Répertoire des terminologues au Canada.

Les 18 et 19 février 2010, des langagiers, pour la plupart des terminologues, se sont réunis au Pavillon Desmarais de l'Université d'Ottawa pour assister à cette première. Le thème, « La terminologie : une profession sous influence… technologique », choisi à la suite d'un sondage effectué en 2009 auprès des membres du Répertoire*, a piqué la curiosité et suscité l'intérêt d'une centaine de personnes. Étaient donc présents employés des secteurs public et privé, professeurs d'université, pigistes, étudiants et autres langagiers, qui ont tous au moins un trait en commun : ils ont à cœur la fonction terminologie.

Les participants ont eu droit à un programme des plus variés : conférences**, table ronde, ateliers et activités de réseautage. Deux journées fort bien remplies qui ont permis à tous de s'initier à de nouvelles méthodes, de rafraîchir leurs connaissances, de tisser des liens ou de renouer avec confrères et consœurs.

La tenue de ce premier colloque n'est que la dernière des nombreuses réalisations du CMTC. Depuis 2003, il ne ménage pas ses efforts pour remplir sa mission : faire valoir la profession de terminologue. Voici quelques-unes de ses grandes réalisations :

- Création et lancement du Répertoire des terminologues au Canada, unique au pays, voire au monde – février 2007
- Création du site Web du CMTC, point de rencontre de tous ceux et celles qui exercent la fonction terminologie ou qui ont à cœur la profession de terminologue – février 2007

* Accessible à l'adresse http://www.cmtc-termino.org/cmtc.php?type=directory&LangSelected=FR.

** Les communications des conférenciers sont disponibles sur le site Web du CMTC, à http://www.cmtc-termino.org/cmtc.php?type=newarchives&LangSelected=FR. Vous y trouverez aussi des photos prises au Colloque.

The JCTC: Driver of terminology in Canada

Perhaps you're wondering how Canada's terminology sector is doing. Judging by the resounding success of the very first symposium organized by the Joint Committee on Terminology in Canada (JCTC) for people registered in the Directory of Terminologists in Canada, I would say the sector is in great shape.

On February 18 and 19, 2010, language professionals—for the most part terminologists—gathered in the University of Ottawa's Desmarais Hall to attend this event. The theme, "Terminology: Driven by Technology, but to Where?", was based on the results of a 2009 survey of Directory* members. It piqued the curiosity and captured the interest of some 100 people. Attendees included public- and private-sector employees, university professors, freelances, students and other language professionals, all united by their enthusiasm for terminology.

Participants enjoyed a wide-ranging program of lectures,** a round table, workshops and networking activities: two jam-packed days in which everyone learned new methods, refreshed their knowledge, established connections or caught up with colleagues.

This first symposium is but the latest one of JCTC's many achievements. Since 2003, it has worked tirelessly to fulfill its mission of promoting the profession of terminologist. Here are just a few of its major achievements:

- Creation and launch of the Directory of Terminologists in Canada, the only directory of its kind in Canada and, maybe, the world – February 2007
- Creation of the JCTC website, a meeting point for all those who perform a terminology function and are committed to the profession in other capacities – February 2007

* Available at http://www.jctc-termino.org/cmtc.php?type=directory&LangSelected=EN

** The speakers' presentations are available on the JCTC website at http://www.jctc-termino.org/cmtc.php?type=newarchives&LangSelected=EN, where you will also find photos from the symposium.

- Collaboration à la préparation d'un numéro spécial sur la profession de terminologue pour le magazine *Circuit* de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ) – été 2005
- Participation à l'élaboration et au lancement de la trousse du gestionnaire de l'Association des conseils en gestion linguistique (ACGL) sur l'activité terminologique – décembre 2004
- Présentation des travaux réalisés par les trois groupes de projet (Formation; Image et Valorisation; Valeur économique) au Grand rendez-vous des terminologues de l'OTTIAQ – avril 2004
- Publication d'articles sur la profession de terminologue
- Identification d'un porte-parole de la terminologie dans douze universités (le CMTC élargi)

Belle feuille de route! Avec ses trois groupes de projet, le CMTC entend continuer sur cette lancée. Il s'attelle à d'autres travaux et prévoit des mesures pour accroître la visibilité des terminologues. À quand un deuxième colloque? Peut-être bientôt, car le succès du premier encourage le CMTC à récidiver.

Consultez le site Web du CMTC pour être à l'affût de ce qui se passe en terminologie au Canada. ■

- Contribution to a special issue on the terminology profession for *Circuit*, the magazine published by the Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ) – Summer 2005
- Participation in the development and launch of the manager's toolkit on terminology put out by the Association of Linguistic Services Managers (ALSM) – December 2004
- Presentation of the accomplishments of the three project groups (Training; Image and Recognition; Economic Value) at OTTIAQ's Grand rendez-vous des terminologues – April 2004
- Publication of articles on the terminology profession
- Designation of a terminology spokesperson in 12 universities (expanded JCTC)

Quite an impressive list! The JCTC and its three project groups will continue in the same vein, working on other projects and measures to increase the visibility of terminologists. And when can we expect a second symposium, you ask? Very soon, perhaps, given the success of the first one.

Visit the JCTC website for all the latest information about what's happening in Canada's terminology sector. ■

La petite histoire d'une expression

Fanny Vittecoq ■

Être laconique

L'adjectif *laconique* tire son origine de la Laconie, une région de la péninsule du Péloponnèse où était située Sparte, une des cités les plus puissantes de la Grèce antique. Les habitants de cette région étaient reconnus pour être brefs dans leurs propos.

Voici quelques anecdotes à ce sujet.

- Quand le roi de Perse ordonna au roi de Sparte de rendre les armes, ce dernier se contenta de lui dire : « Venez les prendre. »
- En 403 avant J.-C., les soldats de Sparte annoncèrent sans détour à leurs concitoyens leur victoire sur Athènes, qui mettait fin à la guerre du Péloponnèse. Leur missive se formulait ainsi : « Athènes prise. »
- Un jour, le roi de Macédoine écrivit aux Spartiates : « Si j'envahis la Laconie, vous serez chassés »; ils répondirent « Si ». Un seul mot leur suffit pour annoncer qu'ils doutaient fortement de l'éventualité d'une telle attaque.

Mais c'est Victor Hugo, bien des siècles plus tard, qui remporte la palme pour sa concision. Voulant s'enquérir des recettes d'un de ses romans, il envoya à son éditeur une lettre qui contenait un simple « ? ». L'éditeur s'empressa de répondre avec une aussi grande économie de mots : « ! ». Une réponse qui en dit long… et on ne peut plus laconique!

Être laconique, c'est s'exprimer avec une grande concision, en peu de mots. ■

Conseils de terminologie dynamiques, réunions enrichissantes

Dynamic terminology councils, rewarding meetings

Denise Gyr

Translation: Vicki Plouffe, C. Tran.

Au Bureau de la traduction, on veille de longue date à la normalisation terminologique. À preuve, la Direction de la normalisation terminologique du Bureau préside depuis plusieurs années deux entités très actives à ce chapitre : le Conseil national de terminologie, composé d'une vingtaine de représentants des provinces et territoires du Canada, et le Conseil fédéral de terminologie, qui regroupe des représentants de plusieurs ministères et organismes fédéraux.

Le 3 mai dernier, le Conseil national de terminologie tenait sa VIe réunion annuelle à Gatineau. À l'ordre du jour : les tiroirs de la banque de données terminologiques et linguistiques *TERMIUM Plus*®, l'ajout à moyen terme de la langue inuktitute dans la banque, qui contient déjà des termes français, anglais, espagnols et bientôt portugais, et les progrès du groupe de travail sur les noms des peuples autochtones. Après un tour de table où chaque représentant a parlé des activités de son organisme, les participants ont assisté à un atelier sur les wikis, sites Web collaboratifs pouvant servir d'outils terminologiques. Bref, une journée bien remplie et enrichissante pour tous!

Le lendemain, quelque 110 participants venus de partout au Canada ont assisté au IXe Symposium du Conseil fédéral de terminologie. Y étaient représentés quinze ministères et organismes fédéraux, ainsi que huit provinces et territoires. Le thème de la journée : *La langue évolue : le* Mal *existe-t-il encore?* Les conférenciers invités, qui venaient du secteur public (Société Radio-Canada) et des universités (Université du Québec en Outaouais, Université d'Ottawa et Université de Montréal), ont su captiver l'assemblée, chacun apportant sa vision de l'évolution de la langue. Une réflexion bien à propos sur le jugement à porter sur les *fautes de langue* de jadis, les emprunts linguistiques, le nationalisme lexicographique québécois, la dynamique des textos et la nouvelle orthographe. La journée s'est terminée par un débat animé entre les conférenciers invités et les participants.

Le contexte linguistique canadien a besoin d'activités de ce genre, car elles permettent la mise en place de mécanismes aidant à la clarté des communications dans les deux langues officielles du pays. Les participants se sont dits enchantés du déroulement de ces deux activités, qui ont lieu tous les ans dans la région de la capitale nationale. Merci aux organisateurs, et bravo! ■

The Translation Bureau has been involved in terminology standardization for quite some time. Consider the fact that for several years, the Bureau's Terminology Standardization Directorate has chaired two councils that are very active in this area: the National Terminology Council, composed of about 20 representatives of Canada's provinces and territories, and the Federal Terminology Council, which is made up of representatives of a number of federal departments and agencies.

On May 3, the National Terminology Council held its sixth annual meeting in Gatineau. Topics discussed were *TERMIUM Plus*® terminology and linguistic data bank compartments, the addition in the medium term of Inuktitut to the bank, which contains terms in English, French, Spanish and soon Portuguese, and the progress of the working group on the names of Aboriginal peoples. After each representative in turn reported the news from his or her organization, the participants attended a workshop on wikis, collaborative websites that can be used as terminology tools. In short, it was a jam-packed day that was rewarding for everyone!

The next day, some 110 participants from across Canada attended the ninth Federal Terminology Council Symposium. They represented 15 federal departments and agencies, in addition to 8 provinces and territories. The theme for the day was "Language Evolves: Does *Evil* Still Exist?" The guest speakers, who came from the public sector (Canadian Broadcasting Corporation) and universities (Université du Québec en Outaouais, University of Ottawa and Université de Montréal), captivated the audience, each presenting his or her perspective on evolving language. This was a timely reflection on the decision to be made on what were considered *language errors* in days gone by, linguistic borrowing, lexicographical nationalism in Quebec, the dynamics of text messaging and the new French spelling. The day ended with a lively debate between the guest speakers and the attendees.

Such activities are needed in view of Canada's linguistic context, because they give rise to mechanisms that promote clear communications in the country's two official languages. The attendees expressed their delight with these two events, which are held every year in the National Capital Region. Thank you to the organizers, and congratulations! ■

Mots de tête

Frédelin Leroux fils

« sous l'impression que »

La plupart de nos concitoyens sont sous l'impression que le pont Victoria a été construit à même les sueurs du peuple[1].

S'il vous arrive de feuilleter les ouvrages des défenseurs de notre langue – ils sont assez nombreux, de Carbonneau à Meney, en passant par Daviault, Dagenais et Colpron, sans oublier les dictionnaires de faux amis –, vous n'ignorez pas que la tournure « sous l'impression que » est un calque. Dans une chronique de l'année dernière, j'indiquais qu'elle date de presque un siècle et demi. Depuis, j'ai trouvé quatre sources qui la vieillissent de plusieurs années. Un politicien, forcé de s'exiler, écrit dans son journal de voyage : « Elle était sous l'impression que c'était le trésor Anglais qui payait nos officiers publics dans le Bas-Canada[2]. » Deux ans plus tard, un évêque lui emboîte le pas : « Plusieurs de nos Patriotes sont sous cette impression que l'Union des deux Provinces opérera plus vite leur désunion de la mère patrie[3]. » Suivi d'un autre exilé : « sous l'impression que les fonds [...] y seront parvenus avant nous[4] ». Un journaliste, futur député, joint sa voix à celles du clergé et des exilés : « ils nous ont tous paru être sous l'impression qu'ici nous devons agir de telle manière[5] ».

C'est ensuite au tour d'un prisonnier d'État d'ajouter son grain de sel : « comme on était resté sous l'impression que l'eau salée m'avait fait du bien[6] ». Même un fonctionnaire de l'Instruction publique ne se méfie pas du calque : « je suis sous l'impression qu'il importe que les discussions de cette nature se fassent jour de temps à autre[7] ». Enfin, un politicien : « Je suis sous l'impression que tu as peut-être été un peu vif à donner ta démission[8] », et un prêtre (un émule de Mgr Bourget, peut-être, surtout qu'il a été ordonné par lui) : « Je suis sous l'impression que le mandement collectif se tiendra dans les hautes sphères[9]. »

Il va sans dire que cette tournure est tout aussi fréquente au vingtième siècle. Et qui de mieux pour l'inaugurer que le grand Louis Fréchette : « le public était sous l'impression que la voiture à quatre roues devait être l'apanage exclusif des Anglais[10] ». Une litanie de grands noms s'égrène sur tout le siècle : Jules-Paul Tardivel (1901), Camille Roy (1907), et l'auteur d'un des premiers glossaires du parler québécois : « Plusieurs sont sous l'impression que *marchandises sèches* est la traduction de l'anglais *dry goods*[11]. » Viendront ensuite Olivar Asselin (1915), Adélard Godbout (1942), Pascal Poirier (1944), André Laurendeau (1968), Jacques Ferron (six exemples, de 1971 à 1985). L'expression trouve même le moyen de se glisser dans un discours du banquet de clôture de la Dictée des Amériques de 2004 : « cet exercice ne devrait pas nous laisser sous l'impression que le français est une langue difficile à apprendre »... On ne saurait mieux dire.

Quant à nos journalistes, autant dire qu'ils l'ont tous adoptée. Il est pourtant tellement facile de l'éviter, me direz-vous. Et sans compter que les formules de remplacement sont souvent plus courtes, plus maniables : « j'ai l'impression », « je suis persuadé », « il me semble », « je pense », « je crois »... Après au moins un demi-siècle de condamnation (Carbonneau[12]), comment expliquer un tel acharnement? Je me demande si – outre l'influence indéniable de l'anglais – l'existence de la forme « sous l'impression », qui a un sens très voisin, n'y serait pas pour quelque chose.

Lorsqu'on lit cette phrase d'André Breton (1939), dans une lettre à Julien Gracq : « Votre livre m'a laissé sous l'impression d'une communication d'un ordre absolument essentiel », on a un moment d'hésitation. Mais celle-ci de René Bazin (1889) fait hésiter davantage : « Il ne voulut pas me laisser sous l'impression fâcheuse que ce nom pouvait éveiller en moi » (*À l'aventure*). Il faut relire. Et avec ce texte de Valéry Larbaud (1922) : « Il est resté sous l'impression qu'il en a reçue au collège » (*Nouvelle Revue française*), l'hésitation est encore plus longue. Mais à la relecture, on voit bien que ce n'est pas notre usage.

J'ai pourtant trouvé des exemples qui pourraient facilement porter l'étiquette « Québec » : « laissant sa tante sous l'impression qu'il n'était rien moins qu'un réprouvé[13] ». Évidemment, il s'agit d'une traduction, me ferez-vous remarquer. Mais la traductrice – Marie-Thérèse Blanc de son vrai nom – récidive quelques années plus tard dans un article sur les romans américains : « M. Fawcett nous laisse sous l'impression que son héroïne a plus de bonheur

qu'elle n'en mérite[14]. » Et il n'y a pas que les traducteurs de l'anglais qui se laissent prendre au piège. Celui-ci, de l'allemand : « Sous l'impression qu'il s'agissait des restes d'un temple d'Aphrodite… » (Paul Heinrich August Wolters, *Bulletin de correspondance hellénique*, 1894). Et du chinois : « tandis que je me trouvais […] sous l'impression que le monde avait changé de couleur[15] ». Existe-t-il un tour semblable à l'anglais dans ces deux langues?

D'ailleurs, il n'y a pas que les traducteurs qui succombent au charme de « notre » tournure : « Ne restez pas sous l'impression que nous allons partir en guerre contre le Mexique » (*L'avenir du Luxembourg*, 1914); « Mon passage à Manille m'a laissé sous l'impression que les Filippins commençaient à se rendre compte… » (Rév. P. Robert, *Politique étrangère*, 1937). Autre exemple, dans la même revue, d'un grand journaliste : « L'opinion moyenne resta sous l'impression qu'ils regrettaient, non seulement la *capitulation*, mais aussi l'*apaisement*. » (Alfred Fabre-Luce, 1939). Un scientifique se fait psychologue : « M. Guinier était servi par un don exceptionnel pour saisir son auditoire […] et le laisser sous l'impression que tout est parfaitement clair et simple » (Bulletin de l'Académie et de la Société lorraines des Sciences de Nancy, juin 1963). Et plus près de nous : « Il me laisse sous l'impression que ce phénomène invasif doit bien arranger Karim pour qu'il demande à ce que l'on n'en parle plus. » (Ivan Rioufol, *Le Figaro*, 30.01.10)

On commence presque à trouver à cette tournure un petit air idiomatique… Il existe même des variantes, dont une avec « de » : « Le faubourg Saint-Germain restait encore sous l'impression d'avoir appris qu'à la réception pour le roi et la reine d'Angleterre, la duchesse n'avait pas craint de convier M. Detaille. « Je sais, cette phrase de Proust (*Guermantes*, 1921) est plus près du tour classique (v. Bazin, Larbaud, Breton). Mais j'en ai trouvé une autre, qui est dans le droit sens de notre usage : « Socrate, sous l'accablante impression d'avoir peut-être attendu trop longtemps, fit pesamment demi-tour[16]. »

Je me doute bien que ce ne sont pas ces exemples qui feront qu'à la première occasion vous emploierez « notre » calque. Je ne suis d'ailleurs pas sûr de parvenir à m'y résoudre moi-même… Mais je songeais à écrire sur ce problème depuis quelque temps. Le déclencheur est venu le jour où j'ai lu dans un recueil d'expressions françaises et québécoises[17], d'un ancien professeur de français, que le tour « avoir l'impression que » était québécois… Je me suis dit que les nombreux interdits qui frappent notre calque depuis des lustres commençaient à faire trop de ravages et que le moment était venu de tenter de remettre les pendules à l'heure.

Ce « calque » finira-t-il par se glisser dans le dictionnaire? Ce n'est certes pas demain la veille, si l'on en juge par le fait qu'il est encore quasi impossible d'y trouver « sous l'impression », sans « que ». Le tour même que René Bazin emploie en 1889…■

Notes

1 Hector Fabre, *Chroniques*, Lemeac, 1979, p. 188 (Chronique de mars 1868).

2 Louis-Hippolyte La Fontaine, *Journal de voyage en Europe – 1837-1838*, Septentrion, 1999, p. 35-36.

3 Lettre de Mgr Bourget à Mgr Signay, 31 janvier 1840, (Jacques Monet, *La Première Révolution tranquille*, Fides, 1981, p. 77)

4 Hypolite Lanctot, *Souvenirs d'un patriote exilé en Australie*, Septentrion, 1999, p. 76 (novembre 1844).

5 Denis-Emery Papineau, *L'Avenir*, 16 mars 1848.

6 Félix Poutre, *Souvenirs d'un prisonnier d'État en 1838*, Rééditions-Québec, 1968, p. 51 (paru en 1869).

7 Louis Giard, circulaire du ministère de l'Instruction publique, 15 novembre 1871.

8 Arthur Buies, *Correspondance*, Guérin, 1993, p. 278 (lettre de 1897).

9 J.-B. Proulx, *Dans la ville éternelle*, Granger Frères, Montréal, 1897, p. xii.

10 Louis Frechette, *Mémoires intimes*, Fides, 1977 (paru en 1900), p. 62.

11 Narcisse-Eutrope Dionne, *Le Parler populaire des Canadiens français*, P.U.L., 1974, p. 429 (paru en 1909).

12 Hector Carbonneau, *Vocabulaire général*, 3e fascicule, Secrétariat d'État, 1972 (1958-59).

13 Edward Eggleston, *Le maître d'école de Flat-Creek*, in *Revue des deux mondes*, novembre 1872, p. 160. Traduit de l'anglais par Thérèse Bentzon.

14 *Revue des deux mondes*, juillet 1885, p. 658.

15 Chen Jou, *Récits d'une vie fugitive*, Folio, 1977 (paru en 1967). Traduit par Jacques Reclus.

16 Bertolt Brecht, « Socrate blessé », *Histoires d'almanach*, L'Arche, 1983, p. 97. Traduit par Ruth Ballange et Maurice Regnaut.

17 Michel David, *Dictionnaire des expressions françaises et québécoises*, Guérin, 2009.

English Pointers

Frances Peck

Further questions from the inbox

Before sharing another round of questions from my email inbox, I feel compelled to comment on how rich a season spring 2010 was for grammatical blunders and language slip-ups. In the world of Canadian language professionals, phones rang, emails dinged and Twitter tweeted, spreading the news of one juicy error after another.

In April, Penguin Australia had to destroy 7,000 copies of a cookbook that advised readers to season a pasta dish with "salt and freshly ground black people."

In February (which counts as spring when you're in Vancouver) the international press, with UK papers gleefully in the lead, broke a story that caused proofreaders around the world to blanch. The Chilean mint had produced thousands of 50-peso coins with the country's name misspelled "C-H-I-I-E." The coins, worth a paltry 10 cents each, cost the mint manager, and several of the 80 or so employees who had reviewed the die beforehand, their jobs. The media made much of the fact that though the coins had been issued in 2008, the typo wasn't reported until late 2009, suggesting in a sniffing WASP-y sort of way (or so it seemed to me) that those Chileans must be awfully lax. But I ask you: when was the last time you scrutinized every dime that crossed your palm?

Another much-trumpeted error from February is the topic of my first question from the inbox.

Question

I've been following the Olympics and I keep hearing the song "I Believe," which is catchy but, I believe (ha, ha), wrong. Doesn't the chorus contain a grammar mistake?

—Editing student, Vancouver

Answer

It certainly does, and it's a mistake made daily by native speakers and writers of English.

Alan Frew, former lead singer of the '80s band Glass Tiger, penned the lyrics to "I Believe," the pop anthem commissioned by Canada's Olympic broadcast consortium, led by CTV. The error, not even tucked away in the lyrics, where it could hide its head, occurs at the very end of the chorus, where Quebec chanteuse Nikki Yanofsky is forced to linger on it:

> I believe in the power that comes
> From a world brought together as one.
> I believe together we'll fly.
> I believe in the power of you and I.

The "power of I," however inspiring a sentiment it might be, is just wrong. This is the millionth example of the stubborn belief among anglophones that *I* is always correct and formal and *me* is unschooled and sloppy, akin to *would of* or *ain't*. But in this song, of course, the preposition *of* requires the object form of the pronoun (*me*), not the subject form (*I*).

Footnote: During the Olympics this error inspired public diatribes by grammarians, journalists and other exasperated listeners, but it didn't stop "I Believe" from going #1 on iTunes.

Question

We deal with the word *food* a lot. But what about *foods*, a term we often use? Is it actually a word? I've checked several dictionaries and usage guides but haven't found an answer. Also, if *food* is a collective noun, does it take a singular verb like other collective nouns? E.g., "Avoid food that is at a higher risk of being contaminated with Listeria."

—Editor, federal government agency

Answer

I've been asked about *food/foods* before, so you're not alone in wondering.

Both forms of the word are correct. *Food*, which does take the singular form of the verb, as you suggested, is the more common form and also the more useful, since it serves as both a singular noun ("one food") and a collective noun ("some food"). There's little point going through the many contexts in which you'd use the singular *food*; it's simpler to say it's the form you'd use most of the time.

Foods is rarer, but only because its meaning is one we're unlikely to use in daily discourse. *Foods* refers not to edibles in general but rather to different types or categories of food, or different food groups. The "Choosing Foods" section of the Web version of Canada's Food Guide (hosted by Health Canada) illustrates the difference:

> It's easy to choose foods *[meaning different types of food]* wisely when you follow Canada's Food Guide. Find out more about:

- How much food you need from each food group: *[here the meaning is food in general]*
- What foods *[which individual foods]* can be found in each food group;…
- Tips for choosing and preparing foods. *[meaning different kinds of food that we'd prepare in different ways]*

There's a similar distinction between *meat* and *meats*. The singular is more common ("Do you eat meat?" "Is there any meat in this burger?"), but occasionally, to convey the idea of different types of meat, we use the plural ("Choose leaner meats." "The chef prepared a platter of meats and cheeses.").

If you google "food versus foods," you'll find a smattering of comments on the semantic differences, but none of the sites I've seen are authoritative enough to recommend. This is a usage point that's better illustrated by contexts rather than texts.

Question

Would you say "The following was required" or "The following were required" when introducing a bulleted list of several items?

—Editor, B.C. provincial government

Answer

You could mount a grammatical argument for either, depending on how you interpret *the following*. You could view it as a gerund (the "-ing" verb form that serves as a noun). In that case *the following* would be a singular noun and would take *was*. Or you could view it as a participle (the "-ing" verb form that serves as an adjective), one that modifies an understood noun such as *actions* or *steps* or *safeguards* (whatever it's a list of). In that case the verb would be *were* to agree with the understood plural noun.

One option is to add a plural noun so that the structure is undeniably plural (and arguably clearer): "The following actions/steps/safeguards were required…."

Question

I am hoping you could clarify the use and misuse of *comprise*. The following sentence by an author alerted me: "We selected the 13 items that comprise the initial version of the interview because they represent symptoms that are highly prevalent…." I immediately thought of that saying "The whole comprises the parts but the part does not comprise the whole," but the *Canadian Oxford* definition of *comprise* seems to suggest the sentence is okay. What is your opinion?

—Freelance editor, Toronto

Answer

Sigh. *Comprise* is almost never used correctly. I wish it would just go away.

While it's with us, the saying you've mentioned is still a good test of whether the word is used correctly. Another aid is to remember that *comprise* means "to contain" or "to consist of." You can't substitute either verb in your author's sentence, which means *comprise* is misused. The sentence should read "the 13 items that *constitute/make up* the initial version of the interview." Or consider "the 13 items *in* the initial version of the interview." It's often easy to eliminate the troublesome verb altogether—being careful, of course, that the meaning doesn't change.

I understand why you're confused by the entry in *Canadian Oxford*. It does define *comprise* as "make up, compose" (i.e., the disputed meaning) but then follows with a usage note saying on the one hand that the disputed uses "have traditionally been criticized and are still strongly opposed by some," and on the other that these uses are "common, however, and considered unobjectionable by many."

There's no question that *comprise* is increasingly used to mean "compose"; the question is how near this use is to acceptability. Most usage authorities, while acknowledging the spread of the misuse, counsel writers to stick with the established meaning of *comprise*, and especially to steer clear of the passive "is comprised of." The Oxford *Guide to Canadian English Usage* (2nd ed.) sums it up nicely: "Thus *comprise* is currently an anomalous and confusing verb. To avoid criticism, it is best to use *comprise* only in the active voice to mean 'consist of'."

Question

When we met last week, I stuttered over the possessive of your name. I'm assuming, like Jesus, you don't take an extra "s." Or do you? Did I recall Frances's reference to the serial comma or was that Frances' reference?

—Freelance editor, Edmonton

Answer

As egotistically tempting as it is to align oneself with Jesus, I always say (and write) Frances's. Punctuation and style guides nowadays recommend adding the apostrophe + "s" to all singular nouns, even those that end in "s," if the end result is what you would pronounce (a radical notion for a language renowned for flouting the connection between spelling and pronunciation). Everyone I know says "Frances's," pronouncing the extra "s," just as they say "Charles's," "James's" and so forth, and since that's what we say, that's what we should write.

Many people now say and write "Jesus's" too. Some style guides suggest leaving off the extra "s" for reasons of tradition, but others, like *The Chicago Manual of Style* (15th ed.), disagree. *Chicago* lists "Jesus's" as the usual possessive, though it does list "for Jesus' sake" as an exception because the extra "s" in that instance is too hard to pronounce.

Language is never straightforward, is it? ■

Petite montée de lait

Martine Racette

Si je sais pertinemment que vous, grands amoureux de la langue française, ne faites pas l'erreur *dont* je veux vous entretenir dans ce court billet, il n'en demeure pas moins qu'on la relève souvent et qu'elle a le don de me hérisser.

Je veux parler de la fâcheuse habitude qui a pris racine dans la langue parlée – du moins au Canada français – et qui consiste à escamoter le pronom relatif *dont* dans des constructions où son usage s'impose :

> *On a eu l'appui qu'on avait besoin.*
> (Marie-Thérèse Fortin, directrice artistique du Théâtre d'Aujourd'hui, à l'émission *Tout le monde en parle*, télévision de Radio-Canada, 11 avril 2010)
>
> *Pour revenir sur l'état de déprime qu'on parlait tantôt…*
> (Bertrand Raymond, chroniqueur sportif, à l'émission *Christiane Charette*, radio de Radio-Canada, 30 avril 2010)
>
> *Ce qu'on se rend compte après cette tragédie…*
> (André Boisclair, à l'émission *L'après-midi porte conseil*, radio de Radio-Canada, 6 mai 2010)

Le pronom *que* aurait sa place dans une construction transitive directe, du genre *Pour revenir sur les sujets que nous avons abordés tout à l'heure*, où *aborder* appelle un complément d'objet direct. Dans les constructions transitives indirectes, c'est *dont* qu'il faut employer : *on a eu l'appui* ***dont*** *on avait besoin* (on a besoin ***de*** quelque chose) et *pour revenir sur l'état de déprime* ***dont*** *on parlait tantôt* (on parle ***de*** quelque chose).

Je ne sais trop à quoi attribuer cet écart trop répandu à mon goût, sinon peut-être au fait qu'on juge l'emploi de *dont* un peu pédant ou trop encombrant dans la langue parlée courante (et pas seulement au niveau familier). Mais une chose est sûre, cela m'énerve… et je ne suis pas reconnue pour être puriste.

Le phénomène est d'autant plus curieux qu'à l'inverse, on n'hésite pas à abuser de *dont* dans d'autres circonstances. Et là, il n'y a pas que la langue parlée qui soit touchée… Encore récemment, d'ailleurs, le Bureau de la traduction* nous mettait en garde contre le redoublement du pronom en cause dans des structures comme celles-ci :

> *C'est* ***de*** *cet appui* ***dont*** *j'avais besoin.*
>
> *C'est* ***de*** *cela* ***dont*** *je voulais vous parler.*

Ici, c'est bel et bien *que* qu'il faut utiliser. En effet, *dont* signifie ***de*** *qui*, ***de*** *quoi*, ***duquel***, ***de*** *laquelle*, ***desquels***, ***desquelles***; il contient déjà la préposition *de*. On évite la redondance en disant *C'est de cet appui* ***que*** *j'avais besoin* et *C'est de cela* ***que*** *je voulais vous parler*. La construction avec *dont* est possible dans les phrases qui commencent par *C'est*, mais elle est plus rare : *C'est cet appui dont j'avais besoin* et *C'est cela dont je voulais vous parler*.

Le pronom *dont*, difficile à manier, entre dans bien d'autres constructions délicates. Jacques Desrosiers a fait le tour de la question dans sa chronique très fouillée du volume 36, numéro 4 (décembre 2003) de ce que l'on appelait encore *L'Actualité terminologique*. Je ne saurais trop vous en recommander la (re)lecture. ■

---

* C'était en novembre 2009. Voir les Recommandations et rappels linguistiques à http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=158.

Imbécile
– Tu n'en connais pas l'étymologie?
– Oui, mais…

Maurice Rouleau

La langue française n'est pas une femme facile : avant de leur dévoiler ses beautés multiples, elle exige de ses soupirants un grand effort, leur tend mille pièges, leur présente de faux amis, les plonge dans l'embarras orthographique, leur fait croire qu'on peut en prendre à son aise avec elle, alors qu'elle exige d'eux un aveugle respect. Mais ceux qui sont enfin acceptés parmi les amoureux élus ont droit à de grandes récompenses[1].

On peut difficilement mieux décrire cette triste réalité : la langue française n'est pas facile, ni à apprendre ni à maîtriser. Mais pourquoi faudrait-il qu'il en soit toujours ainsi? Ne pourrait-on pas chercher à la simplifier pour que son apprentissage soit moins rébarbatif et sa maîtrise mieux assurée? Poser la question, c'est y répondre. D'ailleurs, bien des tentatives ont été faites en ce sens; sans grand succès. La toute dernière, dite « nouvelle orthographe », est publiée par la linguiste Chantal Contant dans le *Grand vadémécum de l'orthographe moderne recommandée*[2]. L'auteure y a même ajouté, en sous-titre, *Cinq millepattes sur un nénufar*. Elle voulait certainement par là exemplifier la réforme.

Ce sous-titre me laisse perplexe. Pourquoi avoir mis non pas **un**, mais **cinq** millepattes sur le nénuphar? Ainsi formulé, le sous-titre nous porte à croire que seul le trait d'union de **mille-pattes** a disparu, alors qu'en fait le **s** final est parti, lui aussi, au singulier. On ne voulait certainement pas laisser entendre au lecteur que les changements apportés sont mineurs, mais il n'est pas interdit de le penser. Quant à **nénufar**, c'est : « le seul mot avec **ph** qui est touché par la rectification de la règle F2. Les quelques autres mots de la liste dont le **f** est préféré au **ph** sont des cas de "choix" entre deux formes existantes (règle 16)[3] ». Pourquoi avoir choisi **nénufar** comme exemple si c'est un cas si unique qu'il faille le préciser? On ne voulait certainement pas insinuer que la réforme ne bousculerait presque pas nos habitudes langagières, mais il n'est pas interdit, ici aussi, de le penser. Tout semble mis en œuvre pour nous faire comprendre que la réforme devrait être acceptée sans trop de résistance. Du moins, c'est une lecture possible. Mais est-ce la bonne? Fort probablement pas.

Il est également dit à propos de **nénufar** que « ce n'est pas pour "écrire phonétiquement, écrire au son" qu'on lui (re)met un **f** aujourd'hui, mais pour le réconcilier avec ses origines, par **respect de son étymologie**[4] » (c'est l'auteur qui souligne). Justifier ainsi la graphie d'un mot a de quoi réjouir tout traducteur médical, pour qui l'étymologie est fondamentale, aussi bien pour connaître la graphie d'un mot que pour en saisir le sens. J'étais presque « vendu à l'idée » que cette réforme allait dans la bonne direction. Mais avant de m'engager plus à fond, j'ai voulu y regarder de plus près et me faire une idée avant de devoir, peut-être, me faire à l'idée…

Le coup d'œil que j'y jette n'est pas celui d'un linguiste, ni d'un étymologiste, ni surtout celui d'un puriste, mais bien celui d'un usager, d'un simple usager qui souhaite ardemment voir la langue française se simplifier.

Il n'y a pas que le sous-titre du *Grand vadémécum* qui me laisse songeur, il y a aussi la formulation de l'objectif : éliminer les nombreuses « exceptions qui n'ont plus leur raison d'être ». L'absence de virgule avant le pronom relatif laisse clairement entendre que des exceptions survivront à cette réforme*. Celles qui ne posent pas problème! Or la difficulté d'apprentissage du français vient précisément de l'existence de ces trop nombreuses exceptions. Certaines disparaîtraient, mais pas toutes! Qui va décider que telle exception a toujours sa raison d'être et telle autre, pas? Sur quoi se basera-t-on? Devrons-nous encore faire face à des ukases? Si oui, qu'aurons-nous gagné?

Examinons donc plus attentivement certaines rectifications proposées et attardons-nous au rôle qu'on fait jouer à l'étymologie**, pour nous assurer que, comme dans le cas de **nénuphar**, elle est prise au sérieux.

Imbécillité

On recommande d'écrire **imbécilité**, et non plus **imbécillité**. On veut harmoniser, et avec raison, la graphie des mots de cette famille : **imbécillité**

* J'étais loin de penser que de nouvelles apparaîtraient.

** Bien d'autres aspects auraient pu être choisis. Mais j'ai dû me limiter.

(1355)*, **imbécile** (1496) et **imbécilement**. Quel rôle a donc joué l'étymologie dans cette rectification?

L'histoire de la langue nous apprend des choses fort intéressantes. **Imbécillité**, qui vient du latin *imbecillitas*, a fait son apparition dans la langue en 1355 et n'a jamais existé sous une autre graphie. Cette dernière respecte donc l'étymologie. L'actuel **imbécile**, qui est apparu près d'un siècle et demi plus tard et qui vient de *imbecillus*, s'est écrit, lui aussi, avec deux **l**. C'est ainsi qu'il apparaissait dans la 4e édition du Dictionnaire de l'Académie. La « graphie *imbécille* (1508), courante au XVIIe s., se rencontre encore au début du XIXe siècle », nous dit Alain Rey[5]. Aujourd'hui, on ne l'écrit plus qu'avec un seul **l**, respectant en cela la modification que la 5e édition du Dictionnaire de l'Académie a apportée au mot, sans que l'on sache vraiment pourquoi. Il en fut de même pour **imbécillement**, auquel l'Académie a décidé, dans la même édition, d'enlever un **l**. Goncourt a créé **imbécillifier**, en 1875; Léon Bloy, **imbécilliser**, en 1888, pour signifier « rendre imbécil(l)e ». À remarquer que ces auteurs ont mis deux **l**. Serait-ce qu'ils ne savaient pas écrire? Ces deux verbes n'ont pas survécu à l'épreuve du temps, même s'ils comblent un vide dans la langue. Bref, l'étymologie voudrait que tous les mots de la famille s'écrivent avec deux **l**, mais on recommande d'en n'utiliser qu'un. Dans ce cas-ci, l'étymologie est bafouée.

Bonhomie

Selon la nouvelle orthographe, ce mot s'écrit avec deux **m**, car il vient de **bonhomme**. On veut donc, ici, respecter l'étymologie. En apparence seulement! En effet, dès son apparition dans le Dictionnaire de l'Académie (4e édition, 1762), ce mot ne prenait qu'un **m**, et il en a toujours été ainsi. Et en cela, il respectait vraiment l'étymologie : **homme** ne vient-il pas de *homo*, qui s'écrit avec un seul **m**? Littré, à la fin du XIXe siècle, connaissant très bien l'origine du mot **homme**, écrivait dans son dictionnaire : « L'Académie devrait écrire **bonhommie** par deux **m** comme on écrit **bonhomme**, ou écrire **home** et **bonhome**, comme l'étymologie l'indique, et comme on faisait dans l'ancienne langue. » On le voit bien, le recours à l'étymologie n'a pas le même sens pour tous.

Pourquoi rectifier **bonhomie**, mais pas **homicide** et ses proches parents : **hominien** (1877), **hominidé** (1845), **hominisé** (1962), **hominisation** (1950), **hominoïde** (1955), qui tirent tous leur origine du latin *homo*? Faut-il en conclure que **bonhomie** est plus choquant, à l'œil, que **homicide** ou, inversement, que **hommicide** est plus choquant que **bonhommie**?

Que faire du pluriel de **bonhomme**? Faut-il continuer à écrire **bonshommes**? On n'en dit rien. Il y a pourtant là un problème sur lequel les spécialistes auraient dû se pencher. En effet, selon le Robert, si **bonhomme** est adjectif, il fait au pluriel **bonhommes**, mais s'il est substantif, il fait **bonshommes**. Cette anomalie a sans doute échappé aux réformateurs.

Persifler, persiflage, persifleur

On recommande de mettre deux **f** à **persifler** ainsi qu'aux autres membres de la famille : **persiflage** et **persifleur**, car **persifler** vient de *per-*, préfixe à valeur intensive, et de *siffler*, qui prend deux **f**. Pourquoi, au XIIe siècle, avoir décidé d'écrire **siffler** avec deux **f**, quand, de fait, ce verbe vient du latin *sifilare*, qui lui n'en prend qu'un? Étymologiquement parlant, c'est la graphie de **siffler** qui pose problème, pas celle des autres mots qui en dérivent. Mais parce que, à un moment donné de son histoire, on lui a greffé un deuxième **f**, sans raison apparente, on sent aujourd'hui le besoin d'apporter une rectification supposément étymologique alors que, dans les faits, la vraie étymologie est bafouée.

Résonnance

On recommande d'écrire dorénavant ce mot avec un seul **n**. Recommandation pour le moins étonnante, car, dans le Larousse en ligne ou dans le *Nouveau Petit Robert*, ou NPR, (2010), ne figure que **résonance****. Pourtant, avant 1935, ce mot ne s'était jamais écrit autrement qu'avec deux **n**. La famille était alors composée de **résonner**, **résonnance** et **résonnant**. Pourquoi, dans la 8e édition de son dictionnaire, l'Académie a-t-elle enlevé un **n**? Certainement pas par respect pour l'étymologie. Il faut savoir que le verbe, qui vient du latin *resonare*, s'est d'abord écrit **resoner**, puis **resuner**, et que ce n'est qu'en 1380 qu'on lui a ajouté un deuxième **n**[6].

Pour ce qui est de l'harmonisation des mots de la famille, si chère à la nouvelle orthographe (règle F1), harmonie qui existait avant 1935 et qu'on retrouve dans le Littré, on reste sur son appétit : **résoNNer**, **résoNance**, **résoNant**.

L'autre façon de faire aurait été de recourir à l'étymologie et d'enlever un **n** à **résonner**. Ainsi l'harmonisation aurait été réussie : **résoNer**, **résoNance** et **résoNant**. Mais sans doute était-ce trop demander que de modifier un verbe. Pourtant, on n'a pas hésité à rectifier des familles entières (par exemple celles de **grelottement** et **cachotterie**), y compris les verbes, sans raison apparente***.

Le choix qu'a fait la nouvelle orthographe crée un problème. **Résonant**, forme rectifiée, devra obligatoirement coexister avec **résonnant**, participe présent du verbe **résonner**. L'usager de la langue devra dorénavant, s'il ne

* Datation, selon le Robert.

** En 1990, le *Petit Robert* considérait déjà **résonnance** comme vieilli.

*** **Grelotter**, **grelottement** et **grelottant** deviennent **greloter**, **grelotement** et **grelotant**. Seul le NPR (2010) nous informe que la graphie **greloter** est admise. **Cachotter**, **cachotterie**, **cachottier**, seules graphies consignées dans le NPR (2010), deviennent **cachoter**, **cachoterie** et **cachotier**. On serait porté à croire que le *Grand vadémécum* fait du zèle : le verbe **cachotter** ne figure même plus dans le Dictionnaire de l'Académie (9e éd.), ni dans aucun dictionnaire de langue moderne. Alors pourquoi le rectifier?

vent pas faire d'erreur, oublier l'étymologie de l'adjectif **résonant**[*], et ne pas oublier que, s'il est utilisé comme participe présent, il faut lui mettre deux **n**. Et dire qu'on veut simplifier la langue!

Teocalli

Ce mot d'origine mexicaine vient de *teotl* (dieu) et de *calli* (maison). On recommande d'ajouter un accent aigu et d'enlever un **l**, ce qui donne **téocali**. Malgré son apparition dans la langue française en 1846, ce mot ne figure pas encore dans le Dictionnaire de l'Académie.

La recommandation d'ajouter un accent étonne, car les dictionnaires s'entendent sur sa présence, sauf le Larousse. Le Littré, qui date de la fin du XIXe siècle, l'écrivait déjà avec un accent; le *Petit Robert*, depuis sa première édition, en 1967, en fait autant. Pour ce qui est du double **l**, c'est le même scénario. Tous les dictionnaires l'écrivent avec deux **l**, sauf le Larousse, qui accepte les deux graphies.

La nouvelle orthographe décide donc de suivre la recommandation de Nina Catach, membre du groupe d'experts à l'origine du projet des rectifications orthographiques : « choisir un seul l (comme dans *Petit Larousse*), malgré l'étymologie[**] ». Le *Grand vadémécum* sent le besoin de faire appel à une autorité pour justifier le non-respect de l'étymologie. Pourquoi se rallier à celui qui fait bande à part? Pourtant rien ne l'y obligeait.

Ballotter

On recommande d'écrire ce verbe avec un seul **t**. L'explication fournie[*] est fort simple : « Il y avait hésitation sur l'étymologie, et les deux graphies coexistent : dans ce cas, on fixe la graphie en *-oter*. Avis favorable des travaux des éditions Le Robert[**]. »

Trouver la preuve de cette hésitation sur l'étymologie, dont parle le *Grand vadémécum*, est une véritable mission impossible. Il n'en est fait mention ni dans le *Dictionnaire historique de la langue française* ni d'ailleurs dans les dictionnaires de langue actuels. Une seule graphie est rencontrée : **ballotter**, et cela depuis 1694 (Dictionnaire de l'Académie, 1re édition). Et il en est de même dans le Littré.

D'ailleurs même si l'équipe du Robert a formulé un avis favorable à la nouvelle graphie en 1991, elle ne consigne toujours, près de vingt ans plus tard, qu'une seule graphie : **ballotter**. Serait-ce un oubli?…

Pomiculture / pomoculture

Pomiculture et **pomoculture**, qui signifient respectivement « culture des pommiers » et « culture des arbres donnant des fruits à pépins » selon le NPR (2010), ne se trouvent pas dans le Littré, car ces mots sont apparus dans la langue en 1915 et en 1949, respectivement. Ce qui étonne, par contre, c'est l'absence de **pomiculture** dans la 8e édition (1935) du Dictionnaire de l'Académie et l'absence de **pomoculture** dans la 9e édition (1985).

Le *Grand vadémécum* nous dit que ces deux mots ne sont pas touchés par la règle F1, car ils viennent du latin *pomum* (fruit). **Pomologie** n'est pas, lui non plus, touché par cette règle, car, ajoute le *Grand vadémécum*, « Il vient du latin *pomum* et non du nom **pomme**. » Voilà qui est beaucoup plus convaincant! Mais d'où vient vraiment le mot **pomme**? De *pomum*, nous dit le dictionnaire. Il y a alors vraiment de quoi en perdre son latin, au sens propre comme au sens figuré…

Nous pourrons donc continuer à écrire **pomme**, qui s'est écrit **pume** (1080), puis **pome** (1155); **pommeraie**, qui s'est écrit **pomeroie** (XIIIe siècle); **pommier**, qui s'est écrit **pumier** (1080); **pommeau**, qui s'est écrit **pomel**, qui lui vient de l'ancien français **pom**; **pommade**, qui vient de l'italien *pomata*, qui lui vient de *pome* (fruit). Et tout cela, parce que quelqu'un, sans doute bien intentionné, a décidé, voilà de cela bien des siècles, qu'il serait sans doute plus joli d'ajouter un deuxième **m** à **pome**. Et l'harmonisation dans tout cela? Et l'étymologie?

Le drame de l'étymologie

En décembre 2009, dans une lettre au *Devoir* intitulée « Le drame du nénufar », Chantal Contant s'épanchait sur le triste sort que l'histoire avait réservé au mot **nénuphar**. On l'avait affublé d'un **ph**. Quelle horreur! On avait osé bafouer son étymologie. Il fallait agir : **nénuphar** doit maintenant s'écrire **nénufar**! Et de toute urgence, car cet affront remonte à plus d'un demi-siècle, selon l'Académie; depuis le Moyen-Âge, selon le NPR.

En déduire que l'étymologie représente, aux yeux des grands réformateurs de la langue, une valeur sûre pour rectifier la graphie de certains mots, il n'y a qu'un pas à faire, et il est vite franchi. Mais qu'en est-il vraiment? J'ai voulu vérifier, car, par déformation professionnelle, je ne tiens rien pour acquis.

Force est de reconnaître que les intentions de départ étaient bonnes : simplifier la langue. Force est aussi de reconnaître que le résultat n'est pas toujours à la hauteur des attentes. Leurré par l'emploi de l'étymologie pour justifier la correction de **nénuphar**, je m'attendais, dans ma candeur, à une approche plus logique, plus systématique du problème. J'attendais une solution qui éliminerait les anomalies. Tel n'est pas le cas.

L'étymologie, on la respecte ou on la bafoue. Tout dépend du mot que l'on veut rectifier.

---

[*] Du verbe **résonner**.

[**] On désigne par « travaux des éditions Le Robert » l'ouvrage suivant : Rey-Debove, Josette, et Béatrice Le Beau-Bensa. *La réforme de l'orthographe au banc d'essai du Robert*, éd. Dictionnaires Le Robert, Paris, 1991.

Imbécillité, avec ses deux **l**, respectait l'étymologie : on lui en enlève un.

Bonhomie, avec un seul **m**, respectait l'étymologie : on lui en ajoute un.

Persifler, avec un seul **f**, respectait l'étymologie : on lui en ajoute un.

Résonnance, avec deux **n**, ne respectait pas l'étymologie : on lui en enlève un, mais on ne rectifie pas son étymon **résonner**.

Teocalli, avec deux **l**, respectait l'étymologie : on lui en enlève un.

Ballotter, avec deux **t**, aurait apparemment une étymologie douteuse : on lui en enlève un.

Pomiculture, avec un seul **m**, respecte l'étymologie : on le laisse inchangé, mais on n'ose intervenir pour rectifier **pomme**, qui a pourtant le même étymon.

Les interventions pourraient paraître à certains aussi aléatoires que celles qui ont donné naissance aux anomalies que l'on veut corriger… Mais disons que c'est un pas, parfois gauche, dans la bonne direction.

Des accrocs à l'étymologie, ça ne date pas d'hier, et ils sont nombreux. Le tableau ci-contre en présente quelques-uns. Ces mots ont subi tantôt une « excision », tantôt une « greffe », sans que l'on puisse justifier l'intervention. Il faut savoir que, même si le français est né à l'oral comme langue du peuple, à l'écrit ce fut, voilà quelques siècles, la langue des scribes, qui y ont ajouté leur touche personnelle. Comme il n'y avait personne à l'époque pour s'y opposer, ces modifications se sont implantées.

Comparaison du respect de l'étymologie par le français et l'anglais*

Mot français	Mot anglais	Étymon (langue d'origine)
agression	aggression	*aggressio* (lat.)
aventure	adventure	*adventura* (lat.)
carrousel	carousel carrousel	*carosello* (ital.) *carrousel* (franç.)
comité	committee	*committere* (lat.)
cristal	crystal	*crystallis* (lat.)
dictionnaire	dictionary	*dictionarium* (lat.)
ennemi	enemy	*enemi* (franç.), de *inimicus* (lat.)
flottille	flotilla	*flotilla* (esp.)
galerie	gallery	*galleria* (ital.)
girafe	giraffe	*giraffa* (ital.)
huile	oil	*oleum* (lat.)
mélancolie	melancholy	*melancholia* (lat.)
ornement	ornament	*ornamentum* (lat.)
projet	project	*projectare* (lat.)
rythme	rhythm	*rhythmus* (lat.)

Bref, on voulait simplifier la langue. Objectif des plus louable! Il suffit de vouloir enseigner le français à un étranger pour se rendre compte des bizarreries, qui auraient intérêt à disparaître. Par exemple, *vous dites*, mais *vous prédisez*, ou encore, *vous verrez*, mais *vous prévoirez*, etc. L'effort fait pour simplifier la langue – tel que l'illustre le *Grand vadémécum* – est louable, mais certaines rectifications laissent l'usager fort perplexe. Compte tenu des nombreuses exceptions qui accompagnent les règles, on peut sans hésitation dire que les dictées de Pivot, que je croyais condamnées à disparaître, n'ont rien à craindre. Il restera suffisamment de difficultés dans la langue, des anciennes comme des nouvelles, pour piéger tout un chacun. Hélas!

Et dire qu'on voulait simplifier la langue!… ■

Notes

1 Jean Hamburger, *Introduction au langage de la medecine*, Flammarion Médecine-Sciences, Paris, 1982, p. 7.

2 Chantal Contant, *Le Grand vadémécum de l'orthographe moderne recommandée. Cinq millepattes sur un nénufar*, Éditions De Champlain, S.F., Montréal, 2009.

3 *Ibidem*, p. 40.

4 *Ibidem*, p. 40.

5 *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Dictionnaires Le Robert, Paris, 1992, p. 997.

6 *Ibidem*, p. 1783.

7 *Grand vadémécum*, p. 232.

8 *Ibidem*, p. 59.

* L'anglais s'en est permis, lui aussi, avec l'étymologie. Il suffit de penser à **cotton** (ital. *cotone*); **example** (lat. *exemplum*); **literature** (lat. *litteratura*); **syllable** (lat. *syllaba*); **fillet** (lat. *filum*), etc.

El Rincón Español

Irma Nuñez y Sveli Santos

El café

El café, una de las bebidas más consumidas en todo el mundo, debe su popularidad a su alto contenido de **cafeína**, la cual tiene efecto estimulante sobre el sistema nervioso. De acuerdo a la Federación Española del Café (FEC) "dos tazas grandes de café, con un total de 200 mg de cafeína, surten efecto durante todo el día. La cafeína puede hacer aumentar en un 10% la rapidez de procesamiento de la información, e incluso una taza de café después del almuerzo ayuda a contrarrestar la somnolencia y a mantener la capacidad de concentración y contribuye a la lucidez". Asimismo, la FEC asegura que debido a su alto contenido de antioxidantes el café tiene efectos benéficos sobre la salud y ayuda a combatir el envejecimiento.

Esta bebida tan popular se obtiene por **infusión** de los granos tostados de la planta de café (**cafeto**) en agua caliente. El cafeto pertenece a la familia de las Rubiáceas, tiene unos 500 géneros y más de 6.000 especies; de éstas, dos son las que más se utilizan para su preparación comercial: *Coffea arabica* o **cafeto arábica** (75 por ciento de la producción mundial), *Coffea robusta* o **cafeto robusta** (con sabor más fuerte por lo que suele ser empleado para mezclarse con otros cafés).

Entre las formas más habituales de tomarlo podemos mencionar: **café con leche**, **café descafeinado**, **café espresso**, **café filtrado**, **café liofilizado**, **café frappé**, **café irlandés**, **café soluble**, etc. El café puede servirse solo, con leche o con crema, se le puede añadir azúcar, algún licor, chocolate o bien especias como la canela o la vainilla. Por lo general se sirve caliente, pero en los meses calurosos suele tomarse frío o con hielo.

La calidad del café depende del **tueste** y de la **molienda**. El tipo de tueste puede afectar el aroma, el cuerpo, el sabor, etc., mientras que la molienda afecta el sabor final del mismo.

Solemos creer que la cafeína proporciona el sabor y el aroma al café, pero no es así. El café tiene menos cafeína que el té, por ejemplo, y su sabor realmente se debe a la cantidad de azúcares y aceites naturales que cada grano posee. Igualmente, es importante aclarar que el término **descafeinado** se refiere en realidad al café al que se ha reducido el contenido de cafeína, de hecho se puede extraer hasta un 99% de ella mediante diferentes procesos y agentes químicos, incluyendo el agua.

En la página siguiente le ofrecemos una lista cuatrilingüe –inglés, francés, español y portugués– de términos utilizados en el campo del café. Si desea adquirir más información de dichos términos o bien de términos relacionados a otro campo, lo invitamos cordialmente a consultar *TERMIUM Plus®*, el banco de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, disponible de forma gratuita en Internet. ■

Bibliografía

Federación Española del Cafe (FEC). http://www.federacioncafe.com (20100508)

Real Academia Española. http://www.rae.es (20100508)

Arabian coffee	caféier d'Arabie (n.m.); caféier arabica (n.m.)	café arábica (n.m.); cafeto arábica (n.m.)	café arábica (n.m.); cafeeiro arábica (n.m.)
arabica	arabica (n.m.)	arabica (n.m.)	arabica (n.m.)
automatic drip coffee maker	cafetière à filtre électrique (n.f.)	cafetera goteo (n.f.); cafetera por goteo (n.f.)	cafeteira de gotas (n.f.)
cafe; cafe; coffee house; coffeehouse	café (n.m.)	café (n.m.)	café (n.m.); cafeteria (n.f.)
café au lait	café au lait (n.m.)	café con leche (n.m.)	café com leite (n.m.); café-com-leite (n.m.); pingado (n.m.)
caffeine	caféine (n.f.)	cafeína (n.f.)	cafeína (n.f.)
coffee; coffee plant; coffee tree	caféier (n.m.)	cafeto (n.m.)	cafeeiro (n.m.); cafezeiro (n.m.); pé de café (n.m.)
coffee bean; coffee seed	fève de café (n.f.); grain de cafe (n.m.)	grano de cafe (n.m.)	grão de café (n.m.)
coffee filter	filtre à café (n.m.)	filtro para café (n.m.); filtro de café (n.m.)	filtro de cafe (n.m.); filtro para café (n.m.)
coffee plantation	caféière (n.f.)	cafetal (n.m.)	cafezal (n.m.); plantação de café (n.f.)
coffeepot	cafetière (n.f.)	cafetera (n.f.)	bule de café (n.m.); cafeteira (n.f.)
coffee-roasting plant	usine de torréfaction de café (n.f.)	planta de torrefacción de café (n.f.)	fábrica de torrefação de cafe (n.f.)
Congo coffee	caféier robusta (n.m.)	café robusta (n.m.); cafeto robusta (n.m.)	café robusta (n.m.); cafeeiro robusta (n.m.)
decaffeinated coffee; decaf coffee; decaf	cafe décaféiné (n.m.)	café descafeinado (n.m.)	café descafeinado (n.m.); café sem cafeina (n.m.)
drip coffee	café filtre (n.m.); café-filtre (n.m.)	café filtrado (n.m.)	café coado (n.m.); cafe filtrado (n.m.)
electric coffee maker	cafetière électrique (n.f.)	cafetera eléctrica (n.f.)	cafeteira elétrica (n.f.)
espresso; espresso coffee	café espresso (n.m.)	café espresso (n.m.); espresso (n.m.)	expresso (n.m.); café expresso (n.m.)
espresso maker	cafetière espresso (n.f.)	cafetera espresso (n.f.)	cafeteira expresso (n.f.)
fair trade coffee; fairly traded coffee	café équitable (n.m.)	café justo (n.m.)	café certificado em comércio justo (n.m.); café de comercio justo (n.m.)
filter coffee maker	cafetière à filtre (n.f.)	cafetera de filtro (n.f.)	cafeteira de filtro (n.f.)
flip-drip; Neapolitan flip-drip; Neapolitan flip	cafetière napolitaine (n.f.); cafetière réversible (n.f.)	cafetera napolitana (n.f.)	cafeteira napolitana (n.f.)
freeze-dried coffee; freeze-dried instant coffee; freeze-dried soluble coffee	café instantané lyophilisé (n.m.); café soluble lyophilisé (n.m.)	café liofilizado (n.m.); café soluble liofilizado (n.m.)	café instantâneo liofilizado (n.m.); café solúvel liofilizado (n.m.)
French press coffee maker	cafetière à piston (n.f.)	cafetera francesa (n.f.)	cafeteira francesa (n.f.); cafeteira pistão (n.f.); prensa francesa (n.f.)
green coffee; raw coffee	café vert (n.m.)	café crudo (n.m.); café verde (n.m.)	café verde (n.m.); café cru (n.m.)
grinding	mouture (n.f.)	molienda de café (n.f.); molienda (n.f.)	moagem (n.f.)
ground coffee	café moulu (n.m.)	café molido (n.m.)	café moído (n.m.)
iced coffee; ice coffee	café frappé (n.m.); café glacé (n.m.)	café frappé (n.m.)	café gelado (n.m.); café frappé (n.m.)
infusion	infusion (n.f.)	infusión (n.f.)	infusão (n.f.)
instant coffee; soluble coffee	café instantané (n.m.); café soluble (n.m.)	café soluble (n.m.); café instantáneo (n.m.)	café instantâneo (n.m.); café solúvel (n.m.)
Irish coffee	café irlandais (n.m.)	café irlandés (n.m.)	café irlandês (n.m.)
percolator	percolateur (n.m.); cafetière à percolation (n.f.)	percolador (n.m.)	percolador (n.m.); cafeteira à percolação (n.f.)
pressure coffee maker	cafetière à pression (n.f.)	cafetera italiana (n.f.)	cafeteira italiana (n.f.); moka (n.f.)
roasted coffee	cafe torrefié (n.m.); cafe grillé (n.m.)	cafe tostado (n.m.)	cafe torrado (n.m.)
roaster; coffee roaster; coffee bean roaster; coffee roasting machine	torrefacteur de café (n.m.); machine de torrefaction (n.f.); machine à torréfier le café (n.f.)	máquina torrefactora (n.f.); máquina de torrefacción (n.f.)	torrefadora (n.f.); máquina de torrefação (n.f.); torrefadora de café (n.f.)
roasting	torrefaction (n.f.)	torrefacción (n.f.); tueste (n.m.)	torrefação (n.f.)
robusta	robusta (n.m.)	robusta (n.m.)	robusta (n.m.)
tamper	presse-cafe (n.m.); presse-mouture (n.m.)	prensador para cafe (n.m.)	calcador de café (n.m.); prensador (n.m.)

Français pratique

Jacques Desrochers

Comment courir un risque

Q. *Une nouvelle traductrice me propose la traduction suivante à une question d'évaluation des stagiaires à un cours des Forces canadiennes :* Quel est le principal risque de déplacer rapidement une victime? *(What is the chief danger in moving a victim quickly?). Je lui ai proposé la correction suivante :* Quel est le principal risque associé au déplacement rapide d'une victime? *Elle me demande pourquoi sa formulation est incorrecte. Je lui ai donné des éléments de réponse, mais j'aimerais une explication claire, convaincante et pratique.*

R. Je suis tout à fait d'accord avec vous que quelque chose cloche dans la phrase de la traductrice et qu'il faut, comme vous l'avez fait, étoffer, c'est-à-dire bien articuler les éléments de la phrase pour que le sens soit clair.

Pour voir ce qui ne tourne pas rond dans cette phrase, il suffit de la comparer avec des emplois courants de la construction *risque de* :

> *risque d'incendie, risque de décès, risque de confusion, risque d'épidémie*
> *courir le risque de tomber, de perdre, de déplaire*

Qu'ont tous ces exemples en commun? Le complément du nom (*d'incendie, de tomber*, etc.) décrit le danger éventuel auquel on s'expose, et non l'action que l'on fait. Le verbe *risquer* se comporte de la même façon : *il risque de pleuvoir, elle risque d'échouer.* Dans la phrase du début, le risque qui est couru n'est pas de déplacer la victime, c'est par exemple celui *d'aggraver son état.* Le déplacement rapide de la victime est la cause, l'aggravation de son état la conséquence.

Dans des contextes généraux, on parlera volontiers des *risques du métier* ou des *risques de la guerre*, c'est-à-dire des risques que comporte le métier ou la guerre. Mais avec l'infinitif, c'est le tour figé *risque de*, consigné dans les dictionnaires, que l'on perçoit dans la phrase. Le lecteur s'attend ainsi à voir énoncer le risque en question.

Voilà pour l'usage. Du point de vue grammatical, du moins selon certains ouvrages*, une construction infinitive comme *l'espoir de réussir* vient d'une construction avec complétive, par exemple *l'espoir qu'il réussira.* Lorsqu'il n'est pas nécessaire d'énoncer le sujet, on préfère l'infinitif. Au lieu de dire *le risque que l'on aggrave l'état de la victime*, on dit *le risque d'aggraver l'état de la victime.* Mais on ne dira jamais : *le risque que l'on déplace rapidement la victime.* On ne peut donc aboutir au tour : *le risque de déplacer rapidement la victime.*

Des mille et des cents

Q. *Y a-t-il une règle concernant la façon de désigner verbalement une année : par exemple, doit-on dire* « mille neuf cent quarante » *ou est-il correct de dire aussi* « dix-neuf cent quarante »*? Quelqu'un m'a dit qu'à partir des années 1700, on devait dire* « mille sept cent » *et non* « dix-sept cent »*. Est-ce uniquement une question d'euphonie, donc une question plutôt subjective?*

R. Voilà une « règle » aux origines obscures, qui d'ailleurs ne concerne pas exclusivement les années, mais tous les nombres de 1100 à 1999. Règle d'autant plus étrange qu'elle varie d'un grammairien à l'autre.

Divers ouvrages, dont le Grevisse, fixent en effet une frontière à 17 : l'usage préférerait *seize cent* mais *mille sept cent.* L'Académie française, elle, trace plutôt une ligne entre la langue écrite et la langue parlée, comme on le voit dans son dictionnaire en ligne, à l'entrée *mille* :

> Dans l'usage courant, au lieu de *mille cent, mille deux cents*, etc., on dit plutôt *onze cents, douze cents*, etc., jusqu'à *dix-neuf cents : Onze cents francs, seize cents euros.* En revanche, dans la langue écrite, et notamment dans un texte juridique, administratif ou scientifique, on préférera les formes : *mille cent, mille deux cents*, etc. Une somme de mille deux cent cinquante francs. Une superficie de mille cinq cents mètres carrés.

Hanse jugeait pourtant équivalents il y a déjà trois lustres *en mille neuf cent quarante* et *en dix-neuf cent quarante* (3e édition de son *Nouveau dictionnaire*, 1994). Le *Petit Robert* ne fait aucune distinction, ni le *Dictionnaire des difficultés du français d'aujourd'hui* de Péchoin'. Quelques autres ouvrages comptent en centaines jusqu'à 16, puis laissent le choix au-delà. Je crois qu'il vaut mieux suivre Péchoin.

Les exemples du Grevisse lui-même donnent à réfléchir : comme s'il s'amusait à contredire la règle, Stendhal écrit « mille cent cinquante francs » dans la *Chartreuse de Parme* et « dix-huit cent trente-six » dans sa correspondance. La langue écrite actuelle non plus n'est guère impressionnée.

* Comme la *Grammaire méthodique du français*, 3e éd., de Riegel, Pellat et Rioul (Presses Universitaires de France, 1994).

Jusqu'à 16, par exemple, les moteurs de recherche aujourd'hui donnent beaucoup moins de *douze cents* et *quatorze cents* que de *mille deux cents* et *mille quatre cents*, comme :

> *L'Année du bac a été jouée plus de* ***mille deux cents fois*** *dans le monde, et traduite en une douzaine de langues.*
> *Le Monde*, 18 novembre 2005

Je suis étonné de voir le Grevisse et le Hanse-Blampain (2005) soutenir que *douze cents* est plus fréquent que *mille deux cents*, alors que je constate exactement le contraire dans le bon usage.

Et pour reprendre l'exemple de l'Académie plus haut, j'ai relevé une poignée seulement de *douze cent cinquante* contre une soixantaine de *mille deux cent cinquante* dans la bonne presse européenne, par exemple :

> *QUATRE volumes,* ***mille deux cent cinquante pages*** *consacrées aux liens tissés puis défaits entre histoire savante, science religieuse et monarchie administrative.*
> *Le Monde*, 17 février 1989

À partir de 17, inversement, *cent* est loin d'être absent de la langue écrite. Ainsi sous la plume de Michel Vastel dans le *Soleil* :

> *Elle tenait un langage de vieux contestataire des années* ***dix-neuf cent quelque chose***.
> 21 février 2000

Et d'une journaliste du *Monde* :

> *La plus grande part des résidus des entreprises, soit 40 millions de tonnes par an, sont mises en dépôt dans environ* ***dix-sept cent cinquante décharges*** *privées.*
> 24 janvier 2002

La dernière édition du *Bon usage* faite par Maurice Grevisse lui-même (1980) précisait : « on dit indifféremment : *mil sept cent*... ou : *dix-sept cent* ». Dans les éditions ultérieures, André Goosse a fait sauter « on dit indifféremment », s'en tenant comme l'Académie au critère langue écrite/langue parlée, à partir de 17 : *mille* quand on écrit, *cent* quand on parle.

On a vu que cette préférence de l'usage n'est pas évidente. Il est bien possible que, dans certains contextes, *mille* soit senti comme plus soigné, quel que soit le chiffre. Mais ce n'est pas une raison pour rétrograder *cent* à la langue parlée. L'euphonie joue sans doute un rôle. Si c'est le cas il n'y a pas de quoi inventer un interdit.

On devrait garder la liberté de choix, quitte à fixer des balises dans certains contextes. Sinon, devra-t-on dire que Voltaire est né en *seize cent quatre-vingt-quatorze* et mort en *mille sept cent soixante-dix-huit*? Quand il y a deux façons de dire quelque chose, il ne s'ensuit pas que l'une est correcte, l'autre incorrecte.

Le sens réel des mots

Dans un article paru dans le numéro de décembre 2002 de *L'Actualité terminologique* (vol. 35, nº 4), j'ai traité de l'emploi des conjonctions de comparaison *ainsi que*, *de même que* et *comme*[2]. Mon propos était de montrer que ces conjonctions pouvaient très bien avoir une valeur de coordination.

Par exemple, *comme* est l'outil de comparaison par excellence en français (*la haine, comme l'amour, ne se nourrit que de la présence*). Mais il peut aussi avoir une valeur d'addition ou de coordination, c'est-à-dire le sens de *et* (*le chien comme le chat sont des mammifères*) – ce que confirme d'ailleurs l'accord du verbe.

La première rubrique de l'entrée *comme* dans le *Petit Robert* sépare nettement, dans deux sections distinctes, ces deux sens de la conjonction. Et dans mon article, pour illustrer la valeur de coordination, je reprenais justement l'exemple fourni par le *Petit Robert* dans la section « addition » : *sur la terre comme au ciel*.

Or un réviseur perspicace* m'a signalé que le Robert a mis cet exemple à la mauvaise place, car dans cette expression *comme* ne peut exprimer l'addition.

L'expression est tirée du passage *que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, du célèbre *Notre Père*. Non seulement la conjonction employée dans le texte grec original de l'Évangile où apparaît cette prière exprimerait la comparaison, mais en plus, du point de vue de la bonne vieille théologie, il est inconcevable que l'être humain puisse demander que la volonté divine s'exerce dans la sphère céleste.

La personne qui prie demande en fait que la volonté divine s'exerce sur la terre comme elle s'exerce déjà au ciel. Car, en langage théologique, la volonté divine s'exerce parfaitement dans la sphère céleste. En langage profane, demander que la volonté divine s'exerce dans le ciel dépasse le champ des compétences de la personne qui prie, et contredit des principes fondamentaux du christianisme.

Comme n'a aucune valeur d'addition ici. C'est une pure comparaison. Il faudrait donc que l'exemple soit déplacé dans la section « comparaison ». Le réviseur et un de ses collègues ont déjà écrit à ce sujet aux éditeurs du *Petit Robert*. Ils attendent toujours une réponse. Souhaitons que leur prière soit exaucée. ■

Notes

1 Larousse, 1998.

2 Voir les « Chroniques de langue » à http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chronig/index-fra.html?lang=fra.

* André Pinard, du Groupe de traduction Maxsha Krupp, à Ottawa.

Traduire le monde

André Racicot

Le vocabulaire politique britannique

Un parlement... suspendu?

Les élections britanniques de mai 2010 ont donné un résultat qui, depuis 2004, fait partie du menu quotidien des Canadiens, c'est-à-dire un parlement sans majorité. Parlement qualifié de *hung parliament* par les Britanniques, expression qui fait sourire et qu'on évitera de traduire par *parlement suspendu*. Au Canada anglais, on dirait plutôt *minority government*, alors qu'en français il serait question de *gouvernement minoritaire* ou, plus rarement, de *parlement minoritaire* ou *sans majorité*.

Pays de régime britannique, le Canada a emprunté une bonne part de sa terminologie politique au Royaume-Uni. Ainsi, son parlement est composé d'une chambre haute, le Sénat, et d'une chambre basse, la Chambre des communes. Celle-ci porte d'ailleurs le même nom au Royaume-Uni : *House of Commons*. On notera toutefois un premier hiatus : le Sénat britannique s'appelle *House of Lords*. Et le hiatus ne se limite pas au nom; il s'étend à la composition de la Chambre des lords, qui accueille des membres à vie et des représentants du clergé, ce qui n'est pas le cas au Canada.

Le Cabinet

Tout comme son homologue britannique, le premier ministre canadien forme un cabinet, qui comprend l'ensemble des ministres. Le mot est le même dans les deux langues officielles, mais son origine peut surprendre. Autrefois, le premier ministre britannique réunissait ses ministres dans une petite pièce, appelée *cabinet*, mot qui en vint à désigner le conseil des ministres.

Ce conseil des ministres n'a pas toujours existé. À l'origine, le roi exerçait le pouvoir exécutif, mais s'entourait de conseillers pour connaître les états d'âme du royaume. Ce groupe était désigné sous le nom de *Conseil privé*, d'où l'expression royale : « J'ai décidé en mon conseil... », c'est-à-dire après consultation du Conseil privé.

Les membres les plus influents du Conseil privé britannique ont formé l'embryon du cabinet actuel qui, avec le temps, en vint à diriger le gouvernement à la place du souverain.

Au Canada, le Conseil privé ne joue plus du tout ce rôle de nos jours, car il se compose notamment de ministres présents et passés. On les imagine mal tenter de donner des conseils au premier ministre, compte tenu de leurs allégeances diverses.

Un lord Chancelier?

Certains membres du cabinet britannique portent des titres pour le moins originaux. Pensons au chancelier de l'Échiquier (en anglais, *Chancellor of the Exchequer*), qui n'est rien d'autre que le ministre des Finances de Sa Majesté. L'origine du nom ne fait pas l'unanimité. Selon certains, le ministre des Finances utilisait au Moyen-Âge un abaque en damier pour tenir ses comptes, alors que d'autres prétendent que c'est plutôt le plancher du ministère qui était en damier. Quoi qu'il en soit, ces expressions dament le pion à toutes les autres que l'on pourrait imaginer, du moins sur le plan de l'originalité... Si l'on devait s'inspirer du plancher de nos immeubles fédéraux pour baptiser le ministre des Finances du Canada, nous aurions peut-être un chancelier du Granit... Qu'en dites-vous?

Un des collègues du chancelier de l'Échiquier est le *Lord Chancellor*, en quelque sorte le garde des Sceaux de Sa Majesté, dont le titre se traduit tout simplement *lord Chancelier*. Au Canada, ses pouvoirs seraient dévolus au ministre de la Justice.

Les Britanniques peuvent également compter sur un *Home Secretary*, chargé du ministère de l'Intérieur qui, au Canada, correspond au ministre de la Sécurité publique. *Home Secretary* pourrait être traduit par *secrétaire à l'Intérieur*. Le titre de secrétaire appelle en effet la préposition *à*, contrairement à *ministre*, qui demande le *de*.

Le titre le plus connu de la politique britannique, à part celui de premier ministre, est celui de ministre des Affaires étrangères. Son titulaire, appelé *Foreign Secretary*, dirige le *Foreign Office*. En français, on parle du *secrétaire au Foreign Office*. De fait, ce ministère porte le nom officiel de *Foreign and Commonwealth Office*, mais il est continuellement désigné sous sa forme

abrégée. Ici, pas de traduction consacrée. De nos jours, l'appellation *Foreign Office* est couramment utilisée dans notre langue, bien qu'on puisse la traduire approximativement par *ministère des Affaires étrangères*. Une traduction qui n'est pas fausse en soi, mais qui est nettement moins savoureuse que l'original anglais.

Traditionnellement, le chef de l'Opposition officielle forme un *Shadow Cabinet*, soit un *cabinet fantôme*, constitué de porte-parole officiels pour chaque ministère. Cette institution existe également au Canada.

Devolution

Il y a une dizaine d'années, le Royaume-Uni a délégué certains pouvoirs à des gouvernements régionaux, ce qu'on appelle en anglais *devolution*. Bien que le terme *dévolution* soit employé pour désigner cette réalité en français, il s'agit d'un faux ami; le mot juste est plutôt *déconcentration*. De fait, le gouvernement britannique a déconcentré certains pouvoirs pour les attribuer aux régions de l'Écosse, de l'Irlande du Nord et du pays de Galles. Celles-ci exercent donc certains pouvoirs qui peuvent leur être retirés par le gouvernement de Londres, et c'est pourquoi on parle de *devolution* et non de fédéralisme. Les régions sont dirigées par un gouvernement régional à la tête duquel on retrouve un *First Minister*, autrement dit un premier ministre. Au Canada anglais, on dirait un *Premier*.

La *devolution* a permis la résurrection du parlement de l'Écosse et de celui de l'Irlande. Quant au pays de Galles, il s'est doté, lui aussi, de sa propre assemblée qui, en 2003, est devenue la première où hommes et femmes étaient représentés à égalité. On remarquera en passant l'absence d'assemblée législative en Angleterre, la dernière région du Royaume-Uni.

Les parlements ont souvent un nom précis. Ainsi, celui du pays de Galles porte le nom de *National Assembly for Wales*, rendu par *Assemblée nationale du Pays de Galles*, selon la traduction du site Web de cette institution. En gallois : *Cynulliad Cenedlaethol Cymru*.

Le parlement de l'Écosse (*Scottish Parliament*) a été rétabli en 1999, soit 292 ans après sa fusion avec celui de l'Angleterre, en 1707. Son nom en langue écossaise est *Pàrlamaid na h-Alba*.

Enfin, l'Assemblée de l'Irlande du Nord (*Northern Ireland Assembly*) se réunit au parlement de Stormont. Son nom en gaélique est *Tionól Thuaisceart Éireann*.

Comme on le voit, les langues celtiques encore parlées en Irlande, en Écosse et au pays de Galles ouvrent tout un champ terminologique. Ces langues ont bien sûr une diffusion très limitée, parce qu'elles ont été supplantées par l'anglais. ■

Words Matter

Barbara McClintock

Portmanteau words

Portmanteau words (*mots-valises*)—words formed from blended words—are ubiquitous these days. Here are a few of them.

adulescent

Immortalized by the film *Tanguy*, a 2001 French black comedy, the word *adulescent* is a contraction of *adult* and *adolescent*. In this film, the parents of an adulescent with *Peter Pan syndrome* plot schemes to push him out of the nest. The French *adulescent(e)* is one of the 150 or so new words accepted in the 2010 *Petit Larousse*.[1]

chimerica

Bread, cash, dough, lucre: money matters. The symbiosis of the economies of China and the United States, which dominate the world economy, was first referred to as *chimerica* in Niall Ferguson's 2008 book *The Ascent of Money: A Financial History of the World*. The author asks whether the "economic interdependence of China and America" is "the key to global financial stability."

clunkernomics

Clunkernomics is formed from *clunker* and *economics*. A French equivalent could be *politique "prime à la casse."* *Cash for clunkers* is the name of a U.S. economic policy that pays a rebate for buying a more energy-efficient car in exchange for an old gas guzzler (a charming translation is *belle américaine*). The equivalent Canadian program, *Retire Your Ride*, is called *Adieu bazou* in French.[2] *Clunkernomics* is used to refer to the use of rebate programs to stimulate the economy.

geocaching

A sophisticated type of treasure hunt that is growing in popularity, *geocaching* is composed of *geo* for geography and *caching*, the process of hiding a cache, a term used for both the computer field and hiking/camping.[3] A *geocacher* can place a *geocache*, or treasure, anywhere in the world, pinpoint its location using a GPS device and announce the game online. *TERMIUM Plus*® gives *géocachette* or *chasse au trésor GPS* as French equivalents.

hypermiling/ecoDriving

Hypermiling (*écoconduite* or *conduite écologique*)[4] refers to environmentally friendly driving techniques to maximize fuel efficiency. Techniques include doing regular tune-ups, checking tire pressure and braking less frequently. In 2008, the word *hypermiling* was selected as the word of the year by the *New Oxford American Dictionary*.[5] Many people, including California Governor Arnold Schwarzenegger, prefer the term *ecoDriving*, with a trendy capital "D" instead of a hyphen.[6]

malvertising

According to Michael Quinion, *malvertising*, formed from *malicious* and *advertising*, refers to an online scam. A typical example is an ad that offers a free antivirus scan. *Malvertising* is a type of *malware* or malicious software, which is sometimes installed on your computer when you open an email attachment.[7]

smollen

Smollen is a portmanteau word for the double whammy of smog and pollen. "They're now using the term *smollen* to describe those who feel sick not just from pollen allergies, but also air pollution that is traditionally linked to respiratory or cardiovascular problems."[8]

sousveillance

The term *sousveillance*, invented by Steve Mann, a professor at the University of Toronto,[9] is derived from the French word *sous* meaning below, rather than *sur*, above. When Montréal police made an appeal for camera phone photos or videos of looters after the Canadiens hockey team won a game in the spring, they were counting on members of the public to assist them with *sousveillance*.

weisure[10]

I can imagine Elmer Fudd saying, "Welcome to the weisure lifestyle!" Unfortunately, there is a need for this word because work is increasingly encroaching on our free time. Hotels in vacation areas even offer Internet access in rooms because, after spending the day at the beach, you might want to read your emails. American sociologist Dalton Conley coined *weisure* as a name for the phenomenon—a portmanteau of *work* and *leisure*.[11]

It remains to be seen whether all of these new words will catch on. ■

Sources

1. http://www.linternaute.com/savoir/societe/dossier/les-mots-nouveaux-du-dictionnaire-en-2010/adulescent.shtml
2. http://www.retireyourride.ca/gl/sh-selectlanguage.aspx
3. http://www.geocaching.com/faq/
4. http://www.granddictionnaire.com/
5. http://en.wikipedia.org/wiki/Hypermiling
6. http://www.ecodrivingusa.com/
7. http://www.worldwidewords.org/turnsofphrase/tp-mal1.htm
8. http://www.cbc.ca/health/story/2006/05/02/pollen-smog060502.html#ixzz0mE6hA164
9. http://www.guardian.co.uk/technology/2005/jul/11/comment.comment
10. http://www.cnn.com/2009/LIVING/worklife/05/11/weisure/
11. http://www.guardian.co.uk/lifeandstyle/2009/jun/06/weisure-work-play-balance

Carnet techno Tech Files

André Guyon

Translation: Denise Ramsankar

L'informatique dans les nuages

Comme tout bon cordonnier mal chaussé, j'oublie à l'occasion de faire ce que j'ai suggéré aux autres. Par exemple, je répète souvent que la sécurité des données passe par des sauvegardes et une discipline de fer. Sauf qu'il y a toujours une bonne raison pour déroger au plan qu'on s'était fixé.

En août 2009, j'ai acheté un ordinateur d'une marque très connue et très fiable. Un appareil haut de gamme. Eh bien, l'appareil m'a laissé tomber en novembre ou décembre. J'avais sauvegardé mes fichiers sur des DVD mais, je l'avoue, j'ai été pris par surprise. L'ennui avec les sauvegardes, c'est qu'à moins de disposer d'un deuxième ordinateur à peu près identique au premier et qui permet de vérifier l'intégrité de la copie, on peut avoir des surprises le jour où on veut restaurer le système. Ce qui devait arriver arriva... Il était impossible de restaurer les données puisque la sauvegarde s'était faite à partir d'un médium défectueux… Par surcroît, la compagnie m'a ensuite envoyé un disque dur endommagé. Heureusement, les données que j'avais stockées sur d'autres ordinateurs étaient en bon état, ce qui a limité les dégâts. Cependant, que serait-il arrivé en cas d'incendie ou de dégâts causés par l'eau? Je pense que j'aurais tout simplement pleuré.

On peut se prémunir à peu de frais contre ce genre de risques. Des sociétés bien connues offrent des solutions peu coûteuses qui permettent de stocker automatiquement tout le contenu d'une arborescence de dossiers. On passe au feu le jeudi, et le vendredi matin on peut emprunter l'ordinateur d'un ami ou en louer un.

Un tel service coûte environ un dollar par semaine. En général, ça fonctionne comme suit :

1. On désigne le dossier ou le répertoire principal qui contiendra les documents ou sous-répertoires où on mettra les précieuses données (par exemple le dossier **Mes documents** dans la plupart des versions de Windows).
2. On s'organise pour que tous les logiciels de travail stockent leurs données dans cette arborescence (certains logiciels ont gardé la fâcheuse habitude de stocker ailleurs).
3. On se connecte tous les jours à Internet quelques minutes, et le tour est joué.

Cloud computing

There is an old saying: "The cobbler's children have no shoes." Like the cobbler, I occasionally forget to follow my own advice. For example, I often say that data security requires backups and rigid discipline. But there is always a good reason not to practise what you preach.

In August 2009, I bought a computer—a high-end system—made by a very reliable and reputable company. Well, it conked out on me in November or December. I had backed up my files on DVDs, but I admit I was caught off guard. The problem with backing up data is that unless you have a second, almost identical computer that will allow you to check that your backup was fully successful, you could be in for a surprise when you try to restore your system. The inevitable happened to me: the data could not be restored because the backup medium had been defective. On top of that, the company then sent me a damaged hard drive. Thankfully, the data I had stored on other computers was in good shape, limiting the damage. But what would have happened in the event of a fire or water damage? I think I just would have cried.

For a nominal fee, you can protect yourself against this type of mishap. Well-known companies offer inexpensive solutions that allow you to automatically back up the entire contents of a tree structure. If there is a fire on Thursday, you can be up and working on a friend's computer or a rented system friday morning.

This type of service costs about a dollar a week. In general, this is how it works:

1. You select the main folder or directory containing the documents or subdirectories where your valuable data is saved (for example, **My Documents** in most versions of Windows).
2. You configure all your software to store data in this tree structure (some software still has the annoying feature of storing data elsewhere).
3. Then, all you have to do is connect to the Internet for a few minutes every day.

La plupart d'entre nous utilisent Microsoft Word. Voici donc comment configurer les options voulues pour les versions 2000 et 2007 (ça devrait être pratiquement identique pour 2010).

Dans Word 2000, menu **Outils**, puis **Options** ouvre une fenêtre à plusieurs onglets. L'onglet **Dossiers par défaut** permet de préciser où on veut que ça se passe.

Les deux dossiers qui nous intéressent sont **Documents** et **Récupération automatique de fichiers**. Cliquez sur le dossier dont vous voulez modifier la destination, sur le bouton **Modifier**, puis naviguez jusqu'au dossier voulu.

Dans Word 2007, c'est un peu plus laborieux. Tout d'abord, au lieu de sélectionner le menu **Fichier**, on clique sur l'icône qui représente Office 2007 et tient lieu de menu **Fichier***.

* Incroyable mais vrai! Microsoft déroge ainsi au principe selon lequel des menus standard facilitent la vie aux utilisateurs. La première fois, les gens cherchent le menu **Fichier** quelques minutes avant d'arriver à sauvegarder leur document.

Most of us use Microsoft Word. Follow the instructions below to configure the desired options for Word 2000 and 2007 (it should be practically the same for Word 2010).

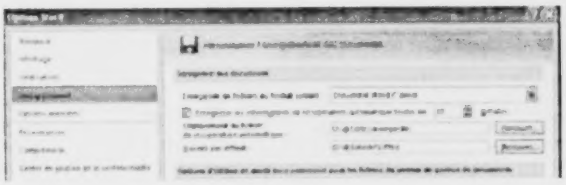
In Word 2000, go to the **Tools** menu and click **Options**. A multi-tab window will open. The **File Locations** tab allows you to choose where you want your files to be saved.

The two folders you are interested in are **Documents** and **AutoRecover files**. Click the folder whose storage location you want to modify. Then, click **Modify** and browse until you find the desired folder.

The process for Word 2007 is a little more complicated. First, rather than selecting the **File** menu, click the Office 2007 icon, which replaces the **File** menu.*

* Unbelievable but true! Microsoft deviates from the idea that standard menus make users' lives easier. The first time, users search for the **File** menu for a few minutes before they are able to save their document.

S'affiche alors une boîte de dialogue. Le bouton **Options Word** se trouve dans le coin inférieur droit et il ouvre à son tour une nouvelle boîte de dialogue. La partie qui nous intéresse se nomme **Enregistrement**.

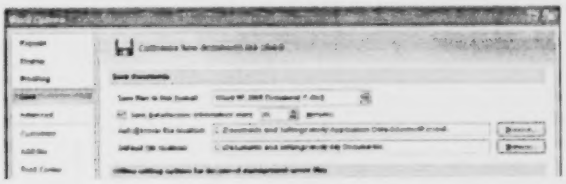


Les deux chemins d'accès indiqués correspondent respectivement aux dossiers désignés comme suit dans l'exemple de Word 2000 : **Récupération automatique de fichiers** et **Documents**.

En général, les sociétés offrent entre 5 et 20 gigaoctets d'espace de stockage; ça devrait suffire, sauf si vous décidez d'y mettre des fichiers multimédias, qui peuvent être énormes. Le cas échéant, vaut mieux emporter des supports de données chez un ami ou ailleurs. Quand vient le temps de choisir un fournisseur pour ce genre de service, le critère le plus important est la viabilité de l'entreprise. La disparition d'un fournisseur indépendant qui mène son entreprise depuis son sous-sol pourrait vous réserver de mauvaises surprises. Dans la même veine, certains se tournent de plus en plus vers des applications de bureautique Web dont le contenu est stocké auprès de grandes sociétés. On aura avantage à choisir une société qui stocke ailleurs qu'aux États-Unis si on ne veut pas que le contenu soit examiné en vertu de la *Patriot Act*. De nombreux collègues m'ont aussi dit reprocher à ces interfaces Web tel-tel (WYSIWYG) d'être généralement *bogués*, de telle sorte qu'on doit souvent refaire le formatage du document.

Pour m'éviter des problèmes, j'utilise depuis plus de cinq ans une adresse courriel qui n'est pas liée à mon fournisseur de services Internet et qui me permet de récupérer mon courriel partout dans le monde. Auparavant, j'utilisais le même logiciel de courrier électronique que mon employeur, et je perdais régulièrement des données. Je n'ai rien perdu depuis cinq bonnes années. En somme, si je n'ai pas de secrets d'État, mettre mes données sur Internet au lieu de les conserver à la maison demande moins de manipulations et diminue les risques de perdre des données. À vous de voir si ça vous branche aussi. ■

A dialogue box will open. When you click the **Word Options** button in the bottom right corner, a new dialogue box will open. Click **Save**.



The two access paths in this dialogue box correspond to the **AutoRecover files** and **Documents** folders in Word 2000, respectively.

In general, companies offer 5 to 20 gigabytes of storage space. This should be enough, unless you decide to store multimedia files, which can be enormous. In this case, it would be better to carry data media to a friend's place or elsewhere. When the time comes to choose a provider for this type of service, the most important criterion is the company's viability. You can be left high and dry by the disappearance of an independent provider running a business out of his or her basement. In the same vein, people are increasingly turning to office Web applications where the content is stored by large companies. If you do not want your data to be scrutinized under the Patriot Act, you should choose a company that stores its data outside the United States. Many of my colleagues have also warned me that WYSIWYG (what you see is what you get) Web interfaces generally contain bugs, which means that documents often need to be reformatted.

To save myself headaches, for over five years I have been using an email address that is not linked to my Internet service provider and allows me to retrieve my email from anywhere in the world. I used to use the same email application as my employer, and I would regularly lose data. I have not lost anything for a good five years. In summary, as long as I don't have any top secret files, storing my data on the Internet rather than at home requires less fiddling and decreases the risk of losing data. It is up to you to decide whether this option is right for you, but I say, "If the shoe fits, wear it!" ■

L'endogénisme linguistique au Québec

André Savoie

L'auteur nous présente une recension du livre de Lionel Meney, *Main basse sur la langue – Idéologie et interventionnisme linguistique au Québec*, paru en 2010 aux éditions Liber.

Il y a consensus parmi les francophones au Québec sur la nécessité de défendre et de promouvoir la langue française dans le cadre géographique québécois. Le français est le principal marqueur identitaire de la nation québécoise en Amérique du Nord. Mais existe-t-il pour autant un français québécois standard, distinct du français standard international? C'est ce que croient un certain nombre de langagiers au Québec, qui soutiennent que les Québécois parlent une langue différente du français standard, au point où cette langue puisse être définie par une norme parallèle. Cette norme, propre au Québec, est dite « endogène », étant perçue comme « exogène » la norme du français standard. Les endogénistes définissent le français québécois standard comme « le français tel qu'il est parlé et écrit par l'élite intellectuelle, politique et scientifique québécoise[1] ». Quelques dictionnaires ont déjà été publiés au Québec dans une tentative visant à consigner le français québécois standard cher aux endogénistes.

Linguiste et lexicographe retraité de l'Université Laval, Lionel Meney[*], dans un ouvrage touffu aussi méthodique que polémique, prend le contre-pied des endogénistes en déconstruisant leur vision, en remettant en question la méthodologie et les statistiques qu'ils utilisent à l'appui de leurs positions et en relevant les lacunes des produits dictionnairiques issus de leur théorie. Le titre percutant de l'ouvrage, *Main basse sur la langue – Idéologie et interventionnisme linguistique au Québec*, ne laisse pas d'inquiéter quiconque craindrait quelque détournement de la langue à des fins obscures.

Dans la première partie de l'ouvrage, l'auteur dresse un état des lieux en décrivant le cadre géopolitique et linguistique du Québec. La proximité d'une vaste communauté anglophone aux frontières de la Laurentie se traduit par l'assimilation de nombreux termes anglais, tant sur le fond que sur la forme, dans le français des Québécois. Il en résulte un français dit « vernaculaire », surtout réservé à la langue parlée, par rapport à un français plus châtié, caractéristique de la langue écrite ou de la langue parlée « surveillée » (langue des présentateurs de nouvelles, par exemple), conformes au français standard international. Cette situation, selon laquelle il y a hiérarchisation d'une langue de prestige par rapport à une langue familière ou vernaculaire, s'appelle *diglossie*. Les endogénistes ne reconnaissent pas la diglossie, car elle dévalorise le vernaculaire par rapport à la langue de prestige. Voilà pourquoi ils érigent le français québécois comme une langue à part entière, même si elle intègre une partie non négligeable du français standard international.

La deuxième partie de l'ouvrage, très délicate, aborde la question identitaire au Québec. Meney aurait pu s'en tenir à l'arène linguistique, tant ses arguments et ses démonstrations sont appuyés par une méthodologie et des statistiques difficilement réfutables. Mais il a aussi étendu son intervention à l'arène politique parce que les endogénistes y accordent une grande importance. Ces derniers voient dans le français québécois standard l'affranchissement de l'impérialisme linguistique de la France en général et de la « bourgeoisie parisienne » en particulier. Meney aborde les questions de l'existence d'une nation québécoise, de l'identité québécoise et de l'influence de concepts comme la francité, l'anglicité, l'amérindianité, l'américanité, la canadianité, la nordicité et le catholicisme. La perception qu'ont les Québécois de la mère-patrie, de ses citoyens ainsi que des autres francophones du Canada est également évoquée. Si l'auteur ne dérape pas dans ses propos, on a néanmoins l'impression qu'il se promène avec une grenade dégoupillée en main. Le malaise ressenti est-il à la mesure du caractère potentiellement explosif de ces sujets et de la pudeur dont se drape habituellement leur évocation? Le moins qu'on puisse dire, c'est que Meney fonce avec détermination dans le détail des diverses influences identitaires.

La présentation de la position des endogénistes occupe la troisième partie de l'ouvrage. L'auteur s'applique à y démontrer les contradictions qui caractérisent leur vision de la langue. Le débat sur la qualité de la langue y est évoqué. Mais qui dit qualité de la langue sous-entend qu'il doit y avoir un modèle de référence, des critères de jugement auxquels la comparer. Au Québec, lorsqu'il est question de la qualité de la langue, celle-ci est comparée au français

* Lionel Meney est aussi l'auteur du *Dictionnaire québécois français*, publié chez Guérin en 1999.

standard international plutôt qu'au français québécois. La qualité d'une langue s'évalue en fonction des divers niveaux qui la caractérisent, et non en fonction de la supériorité ou de l'infériorité d'une langue par rapport à une autre. En cela l'approche diachronique des langues soutenue par Meney est intéressante quand il affirme qu'une langue s'impose parfois pour des raisons circonstancielles, en raison de sa valeur potentielle et de son utilité réelle à un moment donné de l'histoire, par exemple le français dans la diplomatie à une époque où toutes les cours d'Europe s'exprimaient en français. Par contre, ceux qui considèrent (suivez mon regard…) que le français québécois est « plus "libre", moins "corseté", plus "expressif" plus "créatif" que celui des Français » […], « s'ils connaissent les possibilités offertes par leur variété de langue, méconnaissent celles du français de France ».

Les endogénistes reconnaissent l'existence de variations linguistiques, d'une hétérogénéité, au sein d'une même langue. Les études à ce sujet sont regroupées sous la bannière du variationnisme. Selon les variationnistes, comme les langues varient dans le temps (diachronisme), « toutes les variantes sont systématiques et cohérentes et, par conséquent, toutes les langues, toutes les variétés de langue ou toutes les variantes grammaticales se valent ». Cette conclusion constitue un des arguments des endogénistes en faveur d'une norme propre au français québécois. Meney reconnaît que le français québécois se distingue du français standard international, mais il ne croit tout simplement pas que le variationnisme cautionne la promotion du français québécois au rang de « norme ». En 2010, cette norme n'a toujours pas été décrite par les endogénistes. L'auteur souligne, entre autres, que des variations régionales pourraient ne pas être comprises à l'extérieur de la communauté linguistique qui les utilise, notamment dans des communications internationales. Voilà sans doute pourquoi, fait-il remarquer, les endogénistes s'expriment toujours en français standard international et évitent soigneusement toute variation par rapport à ce dernier.

La dernière partie de l'ouvrage est réservée à une critique en règle des « produits endogénistes », entendez par là le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, le *Dictionnaire historique du français québécois* et le *Grand dictionnaire terminologique*. Bien entendu, aucun de ces produits ne trouve grâce aux yeux de Lionel Meney.

Au sujet du *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, Meney critique son ethnocentrisme, dénonce l'affirmation selon laquelle la norme québécoise « ferait l'objet d'un large consensus dans la société », souligne la « géométrie variable » du français consigné, lequel tient du « français québécois », du « français canadien » et même du « français en usage sur le territoire du Québec et d'autres régions du Canada ». Il relève le caractère arbitraire, selon lui, des marques d'usage, un traitement laxiste des anglicismes, des transcriptions phonétiques inconsistantes, des définitions disparates, ainsi qu'un manque de rigueur et des coquilles. Pourtant, le dictionnaire a bénéficié du parrainage de la maison Robert…

Dans le *Dictionnaire historique du français québécois*, l'ennemi à abattre est toujours l'impérialisme culturel français au Québec. Mais c'est plutôt la méthodologie ayant présidé à la constitution du corpus linguistique à la base des travaux qui est critiquée. Lionel Meney y relève un déséquilibre dans la nature des documents retenus et les périodes considérées; en outre, il note que les références au français standard sont directement reprises de dictionnaires existants sans avoir fait l'objet de nouvelles recherches dans la presse ou la littérature françaises contemporaines. Le *Dictionnaire* contient aussi des termes définis comme québécismes mais dont la québécité serait douteuse, du fait que certains d'entre eux sont des termes acadiens ou qu'ils existent en français international, ou encore dont les acceptions ne sont pas spécifiquement québécoises. L'analyse de certains termes serait déficiente, les marques d'usage non rigoureuses, et la connaissance du « français de France » insuffisante lorsque ce dernier est évoqué.

Enfin, le *Grand dictionnaire terminologique* est désigné « véritable navire amiral de l'Office de la langue française du Québec en matière d'intervention linguistique ». Accessible par voie électronique seulement, cet ouvrage est un dictionnaire d'orientation de l'usage, comme le confirme son *Guide méthodologique*. Meney juge subjectifs et idéologiques les critères retenus pour la constitution du dictionnaire, ce qui n'en ferait pas un ouvrage terminologique neutre. Il relève une certaine disparité dans les modèles linguistiques retenus et les critères de décision entre diverses fiches terminologiques, en partie attribuable aux décennies pendant lesquelles se sont échelonnés les travaux. Meney passe au

▸ Suite à la page 34

WeBiText to the rescue

WeBiText à la rescousse

Frances Uralinova

Traduction : Joanie Ashby

As a translator, I have the luxury of two free Canadian resources at my fingertips: *TERMIUM Plus®*, a terminology data bank with 4 million entries, and the gc.ca domain, which contains over 50 million high-quality bilingual Web pages published by the Government of Canada. However, while consulting *TERMIUM Plus®* is very straightforward, searching on gc.ca for the translation of an expression using a conventional search engine can be much more time consuming. Typically, it used to take me a few minutes to manually retrieve a single pair of sentences containing the expression and its translation. That was until I discovered a wonderful tool called WeBiText!

En tant que traductrice, j'ai la chance d'accéder gratuitement et facilement à deux ressources canadiennes, à savoir *TERMIUM Plus®*, une banque de données terminologiques contenant 4 millions d'entrées, et le domaine « gc.ca », qui renferme quant à lui plus de 50 millions de pages Web bilingues de grande qualité publiées par le gouvernement du Canada. S'il est très simple de consulter *TERMIUM Plus®*, il faut parfois beaucoup de temps pour trouver la traduction d'une expression dans le domaine « gc.ca » à l'aide d'un moteur de recherche ordinaire. Autrefois, il me fallait quelques minutes pour trouver une paire de phrases contenant une expression et sa traduction. C'était avant que je découvre un outil merveilleux appelé WeBiText!

Figure 1: The WeBiText user interface

Figure 1 : Interface utilisateur de WeBiText

What is WeBiText?

WeBiText (www.webitext.ca) is a free bilingual concordancer that allows users to automatically retrieve, in just a few seconds, several pairs of aligned sentences from large, high-quality multilingual websites and view them in a side-by-side bilingual display (see Figure 1). The main advantage over conventional translation memories is that users don't have to create a bilingual corpus themselves, since the tool is pre-populated with content from existing trustworthy sites. Also, it can give users access to a wider variety of bilingual texts than what may be available in the translation memories of their employer or client.

Qu'est-ce que WeBiText?

WeBiText (www.webitext.ca) est un concordancier bilingue et gratuit qui permet de récupérer automatiquement et rapidement plusieurs paires de phrases alignées provenant de sites Web multilingues volumineux et de grande qualité. L'expression recherchée et ses traductions sont affichées côte à côte (voir la figure 1) afin que les utilisateurs puissent consulter facilement les résultats. Un des principaux avantages de WeBiText est que les utilisateurs n'ont pas à créer un corpus bilingue, comme dans le cas des mémoires de traduction traditionnelles, car WeBiText renferme déjà le contenu de sites Web fiables. De plus, l'ensemble de textes auquel il donne accès est souvent plus varié que celui qui se trouve dans la mémoire de traduction de leur employeur ou de leur client.

I have been using WeBiText for several months now in my Spanish translation work, and it has become one of my favourite translation support tools. It allows me to search in several multilingual sites, but interestingly enough, I find that even the English-French gc.ca corpus helps me find Spanish equivalents, because of the close resemblance between that language and French.*

Who developed it?

WeBiText is the result of three years of research at the Institute for Information Technology of the National Research Council of Canada (NRC). The idea arose from a study where researchers observed translators in their normal day-to-day work. It quickly became apparent that translators often used Web search engines to find equivalents, but that this was a time-consuming manual process that was amenable to automation. In developing WeBiText, the NRC team consulted heavily with translators, including members of the Multilingual Translation and Localization Division of the Translation Bureau, who have been officially collaborating on the project since October 2009.

What sites and languages does it cover?

WeBiText supports bilingual searches in 29 languages, even Inuktitut, a language of the Inuit people of Canada. While the default corpus is gc.ca, the tool also includes the sites of several reliable organizations like the European Parliament and the World Health Organization.

A phenomenal response

Since January 2010, WeBiText has seen an eighteen-fold increase in traffic, growing from 100 queries per day to 1,800, in spite of the fact that it has not been widely publicized. This is a clear indication that the technology is filling an unmet need in the translation industry. So far, the Translation Bureau is the heaviest institutional user, with 15% of all queries, while 65% of queries originate from home-based freelancers. The tool is also popular in translation schools (8% of queries), where professors use it to teach students how to work with large bilingual corpora.

Inspired by this success, the WeBiText team continues improving the tool based on user feedback. Readers are invited to try this free and easy-to-use tool to discover its many advantages for themselves.

To try WeBiText, go to
http://www.webitext.com/bin/webitext.cgi. ■

WeBiText, que j'utilise maintenant depuis plusieurs mois lorsque je traduis en espagnol, est devenu un de mes outils d'aide à la traduction préférés. Il me permet d'effectuer des recherches dans des sites multilingues. Fait intéressant, compte tenu de la ressemblance entre l'espagnol et le français, le corpus anglais-français du domaine « gc.ca » m'est également utile pour trouver des équivalents espagnols*.

Qui a conçu cet outil?

WeBiText est le fruit de trois ans de recherche à l'Institut de technologie de l'information du Conseil national de recherches du Canada (CNRC). L'idée a pris naissance à la suite d'une étude pendant laquelle des chercheurs ont observé des traducteurs au travail. Les chercheurs se sont rapidement rendu compte que les traducteurs utilisaient souvent des moteurs de recherche pour trouver des équivalents et que ce long processus manuel se prêtait à l'automatisation. Les concepteurs de WeBiText ont consulté à de nombreuses reprises des traducteurs, notamment de la Division de la traduction multilingue et de la localisation du Bureau de la traduction, qui collaborent officiellement au projet depuis octobre 2009.

Quels sont les sites utilisés et les langues de recherche?

WeBiText permet de faire des recherches bilingues en 29 langues, dont l'inuktitut, une des langues parlées par les Inuits du Canada. Bien que le corpus par défaut provienne du domaine « gc.ca », l'outil comprend aussi le contenu des sites de plusieurs organisations dignes de confiance, comme le Parlement européen et l'Organisation mondiale de la Santé.

Un accueil phénoménal

Depuis janvier 2010, l'utilisation de WeBiText a été multipliée par 18, le nombre de requêtes passant de 100 à 1 800 par jour, et ce, même si l'outil n'a pas eu une grande publicité. WeBiText répond sans conteste à un besoin de l'industrie de la traduction. Actuellement, le Bureau de la traduction est l'organisme qui a le plus recours à cet outil, avec 15 % des recherches, tandis que les pigistes travaillant à domicile en effectuent 65 %. Cet outil est aussi populaire dans les écoles de traduction (8 % des recherches), où les professeurs l'utilisent pour enseigner la recherche dans un vaste corpus bilingue.

Motivée par ce succès, l'équipe continue d'améliorer WeBiText en fonction des commentaires des utilisateurs. J'invite les lecteurs à essayer cet outil gratuit et convivial et à découvrir par eux-mêmes ses nombreux avantages.

Pour essayer WeBiText, rendez-vous au
http://www.webitext.com/bin/webitext.cgi. ■

* An article on this particular technique will be published in *El Rincón Español*, the Spanish section of this journal, in December 2010.

* Un article sur cette technique sera publié dans la chronique *El Rincón Español* du numéro de décembre 2010 de *L'Actualité langagière*.

Non seulement n'a-t-il pas raison, *mais encore* il a tort!

Jean-Claude Gémar

La locution adverbiale *non seulement* vient du latin (*non solum/modo, sed etiam* : non seulement, mais aussi/encore/même). Elle est bien souvent placée en tête de phrase, car très utile dans le discours pour opposer deux termes. Depuis le XVIIe siècle, au moins, cette construction suit le schéma que Nicot avait déjà relevé, en son temps, dans son *Thresor de la langue françoyse* (1606) :

> *Non seulement il me semble que mes faits sont aussi grans que ceux des empereurs, mais aussi ma fortune.*

Depuis lors, lexicographes, grammairiens, écrivains, auteurs et rédacteurs suivent cet ordre de rédaction de la phrase, le sujet précédant le verbe, comme on le voit presque deux siècles plus tard dans la 5e édition (1798) du Dictionnaire de l'Académie française :

> *Non-seulement il n'est pas savant, mais il est très-ignorant. Non-seulement je l'ai payé, mais encore je lui ai fait un présent.*

Cette façon de faire se retrouve dans les éditions suivantes du Dictionnaire de l'Académie, jusqu'à la 8e (1932-1935), qui reprend les mêmes exemples, avec pour seule différence le mot *cadeau*, substitué à *présent* – modeste concession des membres de l'Académie à la modernité, sans doute.

Or, depuis quelque temps, au Canada et notamment au Québec, on entend et on voit de plus en plus fréquemment l'inversion du sujet, rejeté après le verbe – dans la presse écrite et dans les médias (radio et télévision, pour ne rien dire d'Internet...) et jusque dans les décisions de nos tribunaux. Au point que les milieux juridiques eux-mêmes s'en sont émus, comme le montre l'exemple que présente la Société québécoise d'information juridique (SOQUIJ) :

> *Non seulement la législation prescrit-elle l'obligation d'assurer une surveillance, mais aussi en fixe-t-elle très précisément les modalités.*

SOQUIJ y dénonce, à juste titre, l'inversion du sujet comme étant « malencontreusement de plus en plus courante[1] ». Cet état des choses est-il dû à l'inattention, à un manque de rigueur, à l'ignorance ou à la négligence? Une action collective d'envergure, lancée par nos langagiers justement indignés, serait-elle nécessaire pour tirer cela au clair et nous faire dire par un tribunal de quoi il en retourne exactement, à savoir où ce sujet devrait(-il) être situé : avant ou après le verbe? Quelle qu'en soit la cause, elle procède généralement d'un réflexe d'habitude bien connu, celui que les « moutons de Panurge » ont rendu proverbial. Il reste qu'on ne sait trop à qui attribuer cette entorse à un usage pourtant bien établi, et depuis longtemps.

Serait-ce dû, finalement, à un quiproquo regrettable mais révélateur sur le sens véritable à dégager d'une proposition où l'inversion du sujet est chose normale lorsque l'auteur s'interroge ou pose une question? Devant une formulation comme celle de Proust, par exemple, dans cette phrase extraite de son chef-d'œuvre *À la recherche du temps perdu*, où l'auteur s'interroge :

> *Je me disais aussi : « Non seulement est-il encore temps, mais suis-je en état d'accomplir mon œuvre? »*

Phrase qui pose une question. Mais lorsque le même auteur déclare :

> *Non seulement j'avais la confiance la plus absolue en Saint-Loup, en la loyauté de son amitié, et il l'avait trahie (…), mais il me semblait que, de plus, il eût dû être empêché de le faire*[2]. (la mise en évidence est de l'auteur)

la construction de sa phrase est en tout point conforme à l'usage grammatical ancestral et à ses canons, que respectent toujours les bons auteurs et rédacteurs. Voici quelques morceaux choisis d'un florilège loin d'être exhaustif.

Dupré, la référence en la matière[3], reprend l'exemple que donne Grevisse (cf. plus bas) :

> *Non seulement on l'estime, mais encore on l'aime.*

Le *Grand Larousse de la langue française*[4] ne le dit pas différemment :

> *Non seulement je ne regrette pas cet incident, mais je m'en réjouis.*
>
> *Non seulement il ne fait rien mais encore il proteste.*

Ni le *Lexis*[5] :

> *Non seulement on respecte cet homme, mais encore on l'aime.*

Chez Hanse[6], autre grand nom du domaine, on trouve ces exemples, dont le premier, qu'il reprend du Dictionnaire de l'Académie :

> *Non seulement il n'est pas savant, mais il est très ignorant (Ac.)*
>
> *Non seulement je l'ai payé, mais…*

Grevisse, pour sa part, propose ceci :

> *Non seulement on l'estime, mais encore on l'aime*[6].
>
> *Non seulement je l'ai payé, mais encore je lui ai fait un cadeau*[7].

Dans tous ces exemples, extraits d'ouvrages de référence et d'auteurs des plus réputés pour leur connaissance érudite de la langue, on cherchera vainement une inversion du sujet. Si l'usage – le *Bon*, que le grand Grevisse a méticuleusement relevé – est bien celui des grands écrivains, ainsi que le définit le *Grand Robert*, il faut alors le suivre, ne serait-ce que pour en donner l'exemple – le bon, de préférence! –, celui qui, depuis des siècles, a été patiemment relevé, confirmé et recommandé par nos grammairiens, écrivains et lexicographes les plus réputés.

Alors, me dira-t-on, quelle conclusion peut-on tirer de cette tournure pour le moins inusitée qu'est l'inversion du sujet après *non seulement*, alors que des siècles d'usage en ont fixé le cours? Pour cela il faudrait peut-être se tourner, une fois n'étant pas coutume, vers une autre tradition, celle d'une « autre culture » dont la nôtre s'accommode parfois si aisément et dans laquelle on énonce ainsi la même idée, mais... en inversant les facteurs :

> *Not only* ***do we*** *grasp the beginnings of a problem, but...* (le gras est de l'auteur)

Comme l'ont si bien dit nos ancêtres romains, si l'erreur est humaine, *perseverare* est, lui, *diabolicum*! À moins de chercher sciemment à rompre avec un usage avéré et établi dans le monde d'expression française et de vouloir imposer une norme parallèle à seule vocation régionale, ce qui nous isolerait encore davantage au sein de la grande famille des francophones. ■

Notes

1 http://bdl.oqlf.gc.ca/fr/ressources-pour-tous/chroniques-linguistiques/non-seulement-mais.

2 http://www.page2007.com/news/proust/1587-je-me-disais-aussi-non-seulement-est-il-encore-temps.

3 *A la recherche du temps perdu*, cité dans le *Trésor de la langue française* en ligne, à l'article acquis.

4 *Encyclopédie du bon français dans l'usage contemporain*, t. II, Paris, Éditions de Trévise, 1972, p. 1725.

5 Paris, Librairie Larousse, t. IV, 1975, p. 3654.

6 Paris, Larousse, 1979, p. 1732.

7 *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, 3e éd., De Boeck-Duculot, 1994, p. 598.

8 *Le bon usage*, 11e éd. revue, Paris-Gembloux, Éditions Duculot, 1980, n° 2042, p. 1007.

9 *Le bon usage*, 12e éd. refondue par André Goosse, Paris–Louvain-la-Neuve, Éditions Duculot, 1980, n° 940, p. 1429.

L'Actualité terminologique a publié, en 2002, un dossier intitulé « Peut-on faire l'inversion du sujet après non seulement? ». Les lecteurs intéressés sont invités à (re)lire les articles de ce dossier, signés Jacques Desrosiers et Frédelin Leroux fils (volume 35, numéro 1). Les internautes trouveront les articles dans les Chroniques de langue, à l'adresse http://www.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra. Comme quoi la question est toujours d'actualité!

Suite de la page 30

crible chacun des champs des fiches, exemples à l'appui, pour justifier ses critiques. Le caractère arbitraire des décisions prises et le manque de profondeur de certaines recherches placeraient le lecteur devant un chantier, un ouvrage inachevé plutôt que devant une référence.

En conclusion, l'ouvrage de Lionel Meney, d'une lecture toujours passionnante, attaque de front le courant de pensée endogéniste, qui semble avoir régné sans partage sur l'aménagement linguistique au Québec. Malheureusement, les endogénistes qui veulent consacrer le français québécois en l'élevant au niveau de norme distincte du français standard international n'ont toujours pas réussi à décrire cette norme tant prisée. À la lecture de *Main basse sur la langue*, on s'étonne aussi de constater la faiblesse des justifications avancées par les endogénistes — dont font partie plusieurs linguistes très réputés au Québec — à l'appui de leur point de vue.

Au cours des dernières décennies, le français québécois a évolué de manière à se rapprocher du français standard international et non à s'en distancier. Il est une variante du français standard, mais le suit néanmoins de très près pour la simple et bonne raison que lorsqu'on communique en français sur la scène internationale, il faut pouvoir être compris de tous les francophones. Peu de gens au Québec vont s'émouvoir de l'« impérialisme » de la « bourgeoisie parisienne » sur la langue française, les communautés nationales francophones pouvant participer à l'enrichissement de celle-ci.

L'endogénisme représente-t-il les habits neufs de l'aménagement linguistique au Québec? Devant les solides arguments et les nombreux exemples alignés par Lionel Meney à l'encontre de la vision comme de la démarche des endogénistes, *Main basse sur la langue* invite à tout le moins à la réflexion les langagiers en général et les aménagistes en particulier. ■

Note

1 Pierre Martel et Hélène Cajolet-Laganière, *Le français québécois : usages standard et aménagement*, Québec, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture, 1996, p. 95.

Note de la rédaction
Editor-in-Chief's Note

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant en trop ou défectueux) :

1. Les abonnés sont priés de s'adresser aux :

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 Télécopieur : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757
Courriel : publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca

2. Les autres personnes qui reçoivent des exemplaires de *L'Actualité langagière* peuvent communiquer avec la Direction de la normalisation terminologique.

Téléphone : 819-953-7120 Télécopieur : 819-953-8443

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Jean-Sylvain Dubé
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819-956-8473
Télécopieur : 819-953-8443
Courriel : jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue, les technologies langagières et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada 2010

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. Subscriber queries should be sent to:

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757
Email: publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca

2. Other people receiving *Language Update* copies can contact the Terminology Standardization Directorate.

Telephone: 819-953-7120 Fax: 819-953-8443

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

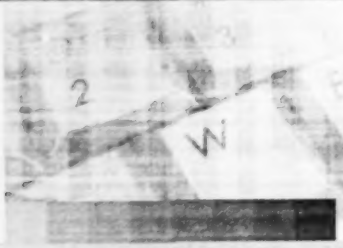
Jean-Sylvain Dubé
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819-956-8473
Fax: 819-953-8443
Email: jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries, language technology and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services of Canada 2010



L'ACTUALITÉ langagière
Language UPDATE

***L'Actualité langagière*, c'est**

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus®*, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

***Language Update* is**

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus®*, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.publications.gc.ca

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.publications.gc.ca

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca